



Aloys Mützenberg  
Énoncé Théorique de Master  
SAR EPFL  
Janvier 2021

Sous la direction de  
Prof. Vincent Kaufman  
Prof. Dieter Dietz  
Julien Lafontaine-Carboni

# ***LE FLÂNEUR CONTEMPORAIN***



# Remerciements

Je tiens à remercier chaleureusement le Professeur Vincent Kaufmann pour son suivi aimable et enthousiaste, et le Professeur Dieter Dietz et ses assistants Julien Lafontaine-Carboni et Ruben Valdez pour leur présence tout au long de ce semestre, les workshops et les dialogues enrichissants.

Par ailleurs je tiens à exprimer ma reconnaissance pour la présence autour de moi et l'aide précieuse de ma famille : ma mère Dóra, mon père François et ma sœur Callirhoé.

<b>Avant-propos</b>	<b>6</b>
<b>La ville</b>	<b>8</b>
<b>L'accélération</b>	<b>10</b>
<b>L'économie de l'attention</b>	<b>13</b>
<b>Le flâneur</b>	<b>17</b>
<b>La mobilité</b>	<b>23</b>
<b>La virtualité</b>	<b>30</b>
<b>La consommation</b>	<b>35</b>
<b>Conclusion</b>	<b>39</b>



# Avant-propos

Ce travail s'inspire largement du *Livre des Passages* de Walter Benjamin. Cet ouvrage, inachevé, se présente sous la forme de fragments de textes, de retranscriptions de notes, et pour une grande partie, de citations. C'est donc une somme d'informations et d'impulsions, classées par thèmes, toutes relatives à la ville du XIX<sup>e</sup> siècle. Les thèmes traités dans son ouvrage sont exemplifiés à l'aide de la ville de Paris en particulier. C'est pourtant un projet qui englobe une grande partie des éléments donnant naissance à la métropole, et qui peut être considéré rétrospectivement comme un témoignage du basculement sans précédent qui s'opère pour la ville dans le passage du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Basculement fondamental, dont les répercussions conditionnent encore dans une large mesure la manière dont les métropoles continuent à se développer aujourd'hui.

Ce travail prend sa source dans un constat. La ville dans sa forme

actuelle me semble résulter surtout de dynamiques économiques, et se développe dans une direction qui tend à exacerber les structures de domination du capitalisme sur la population, par la spéculation et le développement de l'individualisme. La vie qui s'organise autour des centres urbains et vers la périphérie tourne autour d'idéaux de production et de consommation de masse. Alors que les ressources de notre planète s'épuisent, la vie mentale des êtres humains et l'espace urbain qui les abrite semblent être de plus en plus proches de la saturation.

Ce travail prend aussi sa source dans une ambition : celle de retrouver ce qui a probablement créé les premières concentrations humaines, soit la volonté d'organiser, en tant que société, un espace dans lequel vivre ensemble dans des conditions meilleures. À l'heure où la société s'accélère sans fin (et se précipite vers une chute de plus en plus facile à entrevoir), il me semble

naturel de souhaiter un ralentissement général. Cependant il m'est apparu de plus en plus clairement au fil de mes recherches que si la vitesse est certes un problème dont les conséquences observables sont importantes, ce n'est peut-être pas le principal. Ou plutôt, ce travail ne cherchera pas de stratégies de ralentissement à proprement parler. Il visera à proposer un rôle pour l'architecte et l'architecture dans le développement d'une vie meilleure à travers une ville meilleure. Le flâneur entre alors en ligne de compte d'une part en référence aux écrits de Walter Benjamin, et d'autre part à travers la méthodologie de l'école de Valparaíso (Chili), qui base une grande partie de son enseignement architectural sur l'*observación*, c'est à dire l'arpentage continu de la ville et sa description à travers le croquis, afin de tirer les axes de développement du projet directement de situations sensibles, observables dans la vie urbaine. Le flâneur est ainsi à la fois une figure allégorique de la relation



entre l'homme et la ville, un témoin des dynamiques urbaines et sociales du moment historique dans lequel il s'inscrit ; et sa déclinaison en tant que méthode : la flânerie.

Ce travail sur le flâneur prend donc la forme d'une sorte d'enquête. À l'aide de la figure originelle telle que décrite par Benjamin et inspirée par Baudelaire, c'est un voyage dans la métropole capitaliste et son développement, une flânerie à travers le temps et l'espace. Elle permet de mettre en discussion une série de thèmes qui semblent avoir évolué grandement depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, et qui influencent aujourd'hui la vie urbaine dans son ensemble, et en particulier : la mobilité, la virtualité, la consommation. Si le flâneur peut tant nous apprendre sur la métropole et son évolution, c'est avant tout parce qu'il est dans sa ville et dans son époque une figure curieuse, volontaire, enthousiaste, engagée. L'importance du flâneur ne réside pas dans la figure en tant

que sujet qui pratique son activité (la flânerie). Elle réside dans l'essence de la flânerie, c'est-à-dire dans la possibilité de mettre en place une relation intense avec l'environnement urbain. Autrement dit, chercher à définir le flâneur contemporain n'a donc pas pour but de trouver ce qui nous permettrait de flâner aujourd'hui en imitant (avec nostalgie) le flâneur originel. Il s'agit plutôt de trouver des stratégies pour réussir à habiter la ville telle qu'elle est aujourd'hui, avec la même intensité que le faisait le flâneur de l'époque. Il s'agit de redécouvrir un certain enthousiasme pour la ville dans sa forme actuelle, qui je l'espère donnera des pistes pour l'intensification de la vie urbaine, et commune.

À l'aide d'une forme particulière, je cherche à mettre en place un rapport avec le texte à deux vitesses, ce qui devrait permettre au lecteur de s'abandonner à une lecture non linéaire, à la manière d'un flâneur dans la ville. Ainsi,

il se répartit en deux catégories, qui cohabitent au fil des pages. Le *boulevard*, corps principal du texte, se déroule de manière continue au centre des pages à travers l'ouvrage, et peut être lu d'une traite, sans interruption. Cependant, il est aussi composé de blocs, ce qui permet au lecteur de l'aborder dans l'ordre qu'il souhaite. À ses côtés se développent les *ruelles*, formées de citations, qui complètent le corps principal et approfondissent certaines notions. Celui qui s'égarerait uniquement dans les ruelles pourrait certainement aussi comprendre l'essence du propos. Ainsi chacun est libre de suivre un itinéraire personnel à travers cet ouvrage.

«La conclusion centrale de Le-febvre était que la ville que nous avions connue et imaginée autre-fois était en train de disparaître rapidement et irréversiblement et qu'il n'y avait là rien à regretter. [...] Le problème, c'est que le chan-gement fut organisé de façon bu-reaucratique et mis en œuvre par un État dirigiste, sans la moindre place pour une contribution dé-mocratique ou pour un peu d'ima-gination et de jeu. Ainsi se virent inscrites au sein même du paysage de la ville la domination et les re-lations hiérarchiques de classe.»

D. Harvey, *Le capitalisme contre le droit à la ville*, p. 41

«Pour créer de la plus-value, les capitalistes doivent créer du sur-produit. Puisque l'urbanisation dépend de la mobilisation du sur-produit, un lien interne apparaît entre le développement du capita-lisme et l'urbanisation.»

D. Harvey, *Le capitalisme contre le droit à la ville*, p. 10

## La ville

Depuis la deuxième révolution industrielle et l'amplification de l'exode rural, la ville ne cesse d'accroître son importance. Et si elle a commencé par se densifier, aujourd'hui son centre s'est depuis longtemps dépeuplé. D'abord en conséquence du processus de gentrification, puis par la délocalisation de la production et sa colonisation par le secteur tertiaire et les commerces.

La métropole d'aujourd'hui assoit sa domination sur le territoire en s'étendant dans un modèle de crois-sance illimitée, en parallèle à et au bénéfice du système capitaliste. Le territoire est progressivement réduit à sa simple valeur économique. Il n'est bientôt plus qu'un vaste champ de parcelles à opportunités variables : quel terrain pour quelle activité lucrative ?

Malgré la construction incessante de nouveaux bâtiments, la *crise du logement* est en marche dans nombre de villes européennes et du reste du monde. L'apparition des moyens de transport mécanisés contribue fortement à l'étalement urbain, ainsi qu'à la précarisation des travailleurs, qui habitent de plus en plus loin de leur lieu de travail et effectuent des trajets de plus en plus longs et fréquents.

Dès lors, la ville se complexifie, les réseaux s'en-chevêtrent et se saturent. La ville contemporaine, qui accueille aujourd'hui plus de la moitié de la population mondiale, n'a jamais été aussi dense, changeante, frag-mentaire. Cette concentration sans précédent de flux et de personnes, dans le monde hautement technique dans lequel nous vivons, semble de plus en plus difficile à comprendre et à habiter.

Ces phénomènes n'ont rien d'étonnant, en partant du principe que le développement du capitalisme et celui de l'urbanisation sont fortement liés. Dès le départ, la ville est bâtie grâce à l'accumulation et à la concentration de surproduit en un point géographique. C'est-à-dire : la ville résulte de la double opération dans laquelle le capital, pour assurer sa reproduction et son augmentation constante, doit à la fois développer (et

construire) des lieux où produire des marchandises et des services afin de les vendre ; et trouver des manières d'absorber la plus-value ainsi générée en l'investissant, opération pour laquelle le développement urbain est extrêmement efficace.

L'idéal du capital dans les trois domaines de la production, du profit et de l'urbanisation se résume à un seul et même principe : la *verticalisation*.

Le moteur principal du système capitaliste étant l'extraction de plus-value, pour garantir la marche du système, il est nécessaire de réinvestir sans cesse le capital extrait afin de pouvoir continuer à extraire de la plus-value. Alors la production, la population, la consommation, tout doit s'aligner à un modèle de croissance exponentielle.

Le surplus extrait et en augmentation constante n'est cependant aux mains que d'une petite minorité, qui est naturellement celle qui décide là où il doit être réinvesti. L'urbanisation est alors naturellement dirigée par le capital vers la structure la plus adéquate pour s'assurer de sa reproduction, mais aussi pour garder le contrôle social qu'elle exerce sur le prolétariat (entendre le terme ici dans son acception large, c'est-à-dire toute personne qui sans être propriétaire de sa production est contrainte de vendre sa force de travail contre salaire pour assurer sa survie).

Si la production et la reproduction de capital impliquent de rassembler la population, c'est pour utiliser la force de travail des habitants dans des lieux de production centralisés, mais aussi pour faciliter la consommation des objets et services produits au sein de la même entité : la métropole. Mario Tronti va même plus loin en déclarant que la société dans son ensemble est devenue une usine. C'est-à-dire : non seulement le travail, mais toutes les activités humaines, en passant par les loisirs et la reproduction, ont été intégrés par le capitalisme, et rationalisés dans la machine de production afin de générer du profit à tous les instants, à travers chaque action, pendant chaque minute que nous passons éveillés. Un homme qui dort ou qui flâne est une perte pour le capital.

**«Haussmann savait parfaitement que sa mission était de contribuer à résoudre par le biais de l'urbanisation le problème des surplus de capital et de travail. La reconstruction de Paris absorba pour l'époque d'énormes quantités de force de travail et de capital, et constitua, de pair avec l'annihilation autoritaire des aspirations des travailleurs parisiens, un instrument fondamental de stabilisation sociale.»**

D. Harvey, *Le capitalisme contre le droit à la ville*, p. 13

**«The city was to be praised for at least one thing, the escape it offers from what he called “the idiocy of village life”. He no doubt had in mind the primitive meaning of the word “idiot”, which is [...] one “who does not hold public office”.»**

L. Thrilling, *Sincerity and Authenticity*, cited in C. Ellison, *Marx and the Modern City*, in *The Review of Politics*, Vol. 45, p. 398

«L'accélération sociale est définie par une augmentation de la vitesse de déclin de la fiabilité des expériences et des attentes, et par la compression des durées définies comme le "présent".»

H. Rosa, *Aliénation et accélération*, p. 22

«L'aliénation par rapport au monde et l'aliénation par rapport à soi ne sont pas deux choses séparées mais simplement les deux facettes de la même pièce. Elle persiste lorsque les "axes de résonance" entre l'être et le monde deviennent silencieux.»

H. Rosa, *Aliénation et accélération*, p. 135

## L'accélération

L'*accélération de la société*, à la fois condition et conséquence de la révolution industrielle et de la mise en place de l'économie capitaliste, atteint aujourd'hui un point critique. Elle n'est plus seulement un principe abstrait ou un phénomène cantonné à la chaîne de production. L'accélération est aujourd'hui un fait observable empiriquement, à travers des phénomènes qui touchent à tous les domaines de notre existence.

La vie accélérée (et particulièrement les hautes vitesses d'interaction et de communication) provoquent alors plusieurs formes d'aliénation : par rapport aux choses et aux actions, au temps et à l'espace, par rapport à nous-mêmes et aux autres.

Elle est par ailleurs d'autant plus remarquable et troublante que le taux d'accroissement de la vitesse, par exemple dans le développement des technologies, n'est plus *inter-* mais *intra-* générationnel. Les évolutions qui avaient lieu sur deux ou trois générations auparavant ont lieu désormais plusieurs fois à l'intérieur de la même génération.

Cette accélération de tous les aspects de la vie et les schémas aliénants qu'elle entraîne dissolvent peu à peu les repères et le sens commun présents dans la société à travers un narratif commun.

La vitesse du monde isole progressivement les individus, parce que la course effrénée dans laquelle nous sommes embarqués ne laisse plus d'intervalles libres aptes à la rencontre et à l'imprévu, parce que cette course implique que nous soyons constamment en mouvement. Alors les moments de synchronisation, de *résonance* entre les particules que nous sommes dans *le grand accélérateur* de la vie sont de plus en plus difficiles à trouver.

L'aliénation dans notre rapport à l'espace opère à deux niveaux différents. En premier lieu l'espace est contracté par l'accélération de la vitesse des transports, en deuxième lieu, l'espace *physique* est remplacé dans un nombre grandissant de situations par un espace *virtuel*.

La continuité ou la discontinuité entre les lieux a longtemps été déterminée par la géographie. Avec l'accélération des transports la distance convertie en temps de trajet se raccourcit. Paradoxalement, cela implique que nous passions de plus en plus de temps dans les transports, puisqu'il semble toujours possible de se rendre quelque part dans un intervalle de temps acceptable.

Cela est aussi valable à l'échelle de la ville. Les transports publics ou privés motorisés prennent de plus en plus de place, et permettent de véhiculer de plus en plus de gens. Simultanément ces transports se saturent, et le nombre de trajets effectués par semaine, par jour, par heure s'accroît aussi.

L'espace physique n'est plus la seule interface pour les rapports sociaux ou professionnels. Après sa contraction par l'accélération des transports, la *virtualisation* et l'instantanéité des télécommunications participent à la diminution de l'importance de l'espace et de la question de localité dans les relations humaines.

Alors que nous (em)portons partout nos outils de communication digitale, c'est de moins en moins l'espace, et de plus en plus le temps qui détermine nos relations avec les autres. Il importe de moins en moins de savoir où l'on se trouve. Ce qui est important est de savoir *quand*.

La ville est le résultat de l'organisation de l'espace par la société. C'est à la fois la conséquence et la représentation des dynamiques sociales et économiques. En plus d'être attaquée par la privatisation et la gentrification, elle est aussi délaissée par ses habitants, qui ne font plus que la traverser, et dont l'esprit est de toute façon occupé par une autre activité.

Notre disponibilité au monde qui nous entoure et aux gens que nous croisons est d'autant plus faible que nous utilisons maintenant pour la plupart des appareils qui monopolisent un voire plusieurs de nos sens lors de nos déplacements, même à pied.

Alors que nos interactions avec le monde et avec les autres accélèrent constamment, il est de plus en plus difficile de suivre le rythme. Un des effets paradoxaux de l'accélération est la sensation que nous allons de moins en moins vite. Autrement dit notre sensation de performance s'amenuise à mesure que les mouvements

autour

**«Puisque nous pouvons utiliser tous les médias modernes pour traiter de nos affaires quotidiennes, l'espace perd de sa primauté et de son importance pour la plupart des actions et interactions sociales.»**

H. Rosa, *Aliénation et accélération*, p. 58

**«La ‘liste des choses à faire’ s’allonge chaque année dans tous les domaines de la vie. La ‘rhétorique de l’obligation’ indique très clairement l’existence de ce sentiment viscéral d’aliénation.»**

H. Rosa, *Aliénation et accélération*, p. 124

**«Dans la modernité, les acteurs sociaux ressentent de manière croissante qu’ils manquent de temps et qu’ils l’épuisent. C’est comme si le temps était perçu comme une matière première consommable [...] de plus en plus rare et chère.»**

H. Rosa, *Aliénation et accélération*, p. 25

**«La vie quotidienne est devenue un océan d’exigences.»**

K. Gergen, *The Saturated Self*, cité dans H. Rosa, *Aliénation et accélération*, p. 102

**« La réussite du capital ne tient pas à l’atomisation des individus, mais à ceci qu’il réussit chaque jour, pour chacun, à transformer “Le temps presse” en “Je n’ai pas le temps”. Si les sujets, aujourd’hui, ne sont pas dans la lutte, ce n’est pas parce que cette dernière ne serait pas à leurs yeux justifiée, ce n’est pas même d’abord parce qu’ils auraient peur de ses conséquences, c’est avant tout parce qu’ils n’ont pas le temps de la mener. »**

B. Aspe, cité dans Y. Citton (ed.), *L’économie de l’attention*, p. 31

mouvements

autour de nous s’accélèrent.

Une des conséquences fondamentales de l’accélération est celle de l’aliénation par rapport à nos actions. Il semble que nous sommes face à une *liste des choses à faire* dont nous ne voyons pas la fin, et qui continue de s’allonger. Cependant cette *liste* relève plutôt d’une sorte d’obligation auto-infligée, à travers un mécanisme que Hartmut Rosa appelle la *rhétorique de l’obligation*. À un certain moment, nous sommes convaincus d’avoir l’obligation d’effectuer en priorité des actions qui ne nous offrent aucune satisfaction, retardant ainsi les tâches qui nous tiennent à cœur, jusqu’à les supprimer complètement.

Il semble que le temps que nous avons à notre disposition s’amenuise constamment. De la même manière à mesure que nous achetons des objets en croyant en avoir besoin, nous avons de moins en moins d’espace.

L’aliénation par rapport à nos actions se décline aussi à travers les actes de consommation que nous effectuons de manière déconnectée de nos envies propres ou réelles.

L’accélération est en lien avec les phénomènes de production, de mode, de consommation, autant dans le domaine des biens que des expériences. Le fait que la consommation s’accélère implique nécessairement que tout ce qui est consommé n’est pas totalement digéré, approprié par le consommateur. Dans notre vécu des espaces, des biens, des relations, des expériences, l’accélération mène à la *saturation*.

# L'économie de l'attention

La métropole, en tant que siège de l'économie capitaliste, est déjà décrite en 1903 par Georg Simmel comme un milieu qui influence fortement la vie mentale. En particulier ses habitants, établis dans une densité sans précédent, sont assaillis sans trêve par des *stimuli* de plus en plus intenses et variés.

L'augmentation des échanges d'idées mène au développement sans précédent de l'intelligence et de l'attitude critique (distanciation philosophique). Par ailleurs cette sur-stimulation de l'esprit, causée par la concentration de la population mène au développement de ce qui est défini comme le *caractère blasé du citadin*, soit une attitude de distanciation aux autres et aux événements, dans laquelle nous construisons un refuge salvateur pour notre esprit surchargé (distanciation intellectuelle).

Or les technologies de l'information et les modes de consommation contemporains déterminent des conditions de vie sensiblement différentes de celles du siècle passé. De même, le *caractère blasé* n'est plus exclusivement métropolitain. Les surcharges de *stimuli* font désormais partie intégrante de la vie de toute personne en âge de posséder un ordinateur ou un téléphone portable (et la conception sociale de cet âge minimum est en chute libre).

L'usage presque constant des réseaux de communication permet de réaffirmer ce que Simmel déclarait déjà il y a un siècle : nous vivons dans une surabondance d'information. Or ce dont il était question dans ses remarques sur la métropole et ses effets sur la vie mentale étaient des stimulations résultantes d'impressions ou d'échanges ayant lieu dans la ville et sa substance physique ; avec des interlocuteurs en présence. Aujourd'hui, les télécommunications nous exposent quotidiennement à de telles masses d'informations et de *stimuli* que notre disponibilité d'esprit, notre capacité d'attention ne suffit plus à les absorber.

Le principe de rareté matérielle qui a conditionné  
l'économie

**«Le comportement catégorisé comme TDA est simplement l'une des nombreuses injonctions paradoxales qui marquent notre culture, des modes contradictoires de performance et de cognition qui sont continuellement exigés ou incités par elle.»**

J. Crary, *Le capitalisme comme crise permanente de l'attention*, dans Y. Citton (ed.), *L'économie de l'attention*, p. 49

**« Cette indifférence brutale, cet isolement insensible de chaque individu au sein de ses intérêts particuliers, sont d'autant plus répugnants et blessants que le nombre de ces individus confinés dans cet espace réduit est plus grand. Et même si nous savons que cet isolement de l'individu, cet égoïsme borné sont partout le principe fondamental de la société actuelle, ils ne se manifestent nulle part avec une impudence, une assurance si totales qu'ici, dans la cohue de la grande ville.»**

F. Engels, *La situation de la classe laborieuse*, cité dans W. Benjamin, *Le livre des passages*, [M 5a,1] p. 446

**« Les conceptions de la perception et de l'attention se sont transformées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, parallèlement à l'émergence de nouvelles formes techniques du spectacle, de l'affichage, de la projection, de l'attraction, et de l'enregistrement. »**

J. Crary, *Le capitalisme comme crise permanente de l'attention*, dans Y. Citton (ed.), *L'économie de l'attention*, p. 37

**«L'inattention, spécialement dans le contexte des nouvelles formes de production industrielle à grande échelle, a commencé à être traitée comme un danger et un problème sérieux, alors même que c'étaient les nouveaux dispositifs de production modernisée qui génèrent de l'inattention.»**

J. Crary, *Le capitalisme comme crise permanente de l'attention*, dans Y. Citton (ed.), *L'économie de l'attention*, p. 39

**«In contrast to the attitude of cultivated looking and inattentiveness which allow the sensations to swim and blur before the urban flâneur's eyes [...], it is the speed of the capacity to shift locations, the hypermobility which generates a potential information overload.»**

M. Featherstone, *The "Flâneur", the City and Virtual Public Life*, in *Urban Studies* Vol. 335, p. 922

conditionné

l'économie humaine (la production de biens) durant des milliers d'années a maintenant été dépassé par notre société de la surabondance. Surabondance qui n'est plus seulement matérielle, mais aussi informationnelle. Le principe de rareté se trouve alors inversé, et réside maintenant dans notre temps d'attention disponible.

Les déficits attentionnels ne sont néanmoins pas uniquement causés ou entretenus par la présence relativement récente d'internet ou des divertissements numériques. Ils remontent à la mise en place par le capitalisme de l'industrialisation et de la publicité.

Si notre capacité à prêter attention est mise en crise par la surabondance de sollicitations, elle devient à la fois la condition limitante de notre consommation de contenu (informationnel) et un handicap dans notre capacité à vivre des expériences. C'est alors simultanément le terrain sur lequel le capitalisme doit trouver de nouvelles manières de réaliser du profit et celui qu'il nous revient de défendre pour continuer à mettre en place des relations saines avec notre environnement.

Le terme *économie de l'attention* décrit deux conditions dans lesquelles intervient le sens du mot *économie* à deux stades de son évolution depuis sa racine grecque *oikonomia* : le premier et plus ancien qui décrit l'art de gérer correctement les biens d'un particulier ou d'un groupe, qui pourrait devenir ici la manière de bien aménager son temps et gérer ses ressources attentionnelles ; le deuxième qui se rapporte à l'économie comme science (anciennement économie politique), soit l'étude de la production, de la répartition et de la consommation des richesses dans la société, qui appliquée à l'attention concernera surtout la manière de s'approprier et de commercialiser notre capacité d'attention.

Le temps et l'énergie nous manquent pour digérer la quantité d'informations auxquelles nous sommes exposés. Un tri de ces informations est donc effectué avant même que nous prenions connaissance consciemment du contenu qui est proposé. Simultanément, et en particulier sur internet, le contenu est filtré en amont par ceux qui nous le proposent afin qu'il ait plus de chance d'attirer notre attention. Par ailleurs, notre propension à prêter attention à une information est fonction de l'intérêt que nous lui portons. Cet intérêt



est à son tour conditionné par notre opinion préalable, notre vision du monde.

L'économie ne cherche plus à nous asservir en nous forçant à élaborer des produits de consommation matériels. Elle se base maintenant sur l'exploitation de notre temps libre, en captant et en divisant notre attention à l'aide de divers moyens digitaux et *gratuits* qui, en échange du temps que nous passons à les utiliser (pour notre divertissement), *monétisent* cette attention que nous leur accordons en la revendant auprès de publicitaires, qui paient pour cibler leurs réclames, et polluent notre quotidien en nous incitant à consommer.

Les médias contemporains de l'alerte permanente nous maintiennent dans un état de tension constante, qui consomme notre énergie et notre capacité d'attention. Cette tension du système est comparable à celle d'un réseau électrique, dans lequel l'énergie voyage grâce à une réaction en chaîne. Il est toujours urgent de savoir ce qu'il se passe. L'information et sa sélection dépendent cependant de critères qui sont en premier lieu subordonnés au marché et à l'idéologie dominante.

Les images qui nous sont présentées chaque jour sont *mises en boucle* et provoquent des effets totalisants. Le monde d'aujourd'hui est celui de l'évènement, du spectacle.

Les œuvres d'art et les médias sont aujourd'hui produits par l'*industrie culturelle*, et ce que l'on pouvait appeler jusqu'alors *culture* n'est plus que la sempiternelle répétition de *stéréotypes* qui entérinent l'idéologie dominante, et nous enferment dans le conformisme.

La *société du spectacle* est la présence permanente de la publicité, des divertissements et leur auto-justification. C'est le *marchand de sable* qui veille sur notre sommeil collectif. Le spectacle transforme tout en image et confirme ainsi la prédominance de la vue dans notre société où le *paraître* est la seule fin en soi. Ce faisant cependant il a aussi besoin de nous rendre tous aveugles.

La priorité que prend aujourd'hui la vue sur tous les autres sens est aussi confirmée par l'architecture, en particulier à travers l'emploi du verre et des matériaux isolants, qui ont progressivement mis en œuvre la séparation de nos sens dans le monde physique.

Aujourd'hui les écrans, présents à des échelles différentes

**«The flâneur wanted to play his game at leisure; we are forced to do so. For when flâneurism was carried out of the Parisian arcades into everyday life, and began to dominate worldly aesthetics, it did its part in building the tremendous cosmos of the post-modern consumerist order.»**

Z. Bauman, *Desert Spectacular* in K. Tessler (ed.) *The Flâneur*, p. 153

**«Le succès financier d'un médium dépend [...] de la valeur commerciale qu'il génère en tant que surface publicitaire. [...] C'est pourquoi tout ce qui fait recette d'attention est promu, publié et cultivé dans le médium.»**

G. Franck, *Économie de l'attention*, dans Y. Citton (ed.), *L'économie de l'attention*, p. 57

**«Les médias du XXI<sup>e</sup> siècle sont ceux de l'alerte, de la sollicitation permanente et personnalisée pour des micro-événements, qui tendent l'espace collectif comme réseau de contagion et de propagation.»**

D. Boullier, *Médiologie des régimes d'attention*, dans Y. Citton (ed.), *L'économie de l'attention*, p. 98

**«En réalité, la culture du spectacle n'est pas fondée sur la nécessité de pousser le sujet à voir, mais plutôt sur des stratégies par lesquelles les individus sont isolés, séparés, et conduits à habiter le temps sur le mode de l'impuissance.»**

J. Crary, *Le capitalisme comme crise permanente de l'attention*, dans Y. Citton (ed.), *L'économie de l'attention*, p. 38

**«Ce qui monte en puissance, c'est la part de réalité expressément produite afin d'attirer l'attention.»**

G. Franck, *Économie de l'attention*, dans Y. Citton (ed.), *L'économie de l'attention*, p. 65

échelles

différentes tout autour de nous, perpétuent la tradition de la priorité de la vue, et la poussent à une extrémité : le verre permet de faire voir ce qui se passe *derrière* sa surface, mais la continuité physique entre ce qui est visible tout en étant séparé de nous est conservée ; les écrans proposent à nos yeux de voir à *travers* eux, mais ce qui se passe sur la surface de l'écran montre une *image* dont la réalité est incertaine, et peut être manipulée.

**« Au XIX<sup>e</sup> siècle le développement a émancipé les formes plastiques de la tutelle de l'art. de même qu'au XVI<sup>e</sup> siècle les sciences se sont libérées de la philosophie. L'architecture montre la voie en devenant construction d'ingénieur. Vient ensuite la photographie comme reproduction de la nature. La création imaginaire se prépare à devenir pratique en mettant les arts graphiques au service de la publicité. Tous ces produits ont l'intention de se proposer à titre de marchandises sur le marché. Mais ils hésitent encore sur le seuil. De cette époque datent les passages et les intérieurs, les halls d'exposition et les panoramas. Ce sont les résidus d'un monde de rêve. [...] Chaque époque, en effet, ne rêve pas seulement de la prochaine et cherche au contraire dans son rêve à s'arracher au sommeil. »**

W. Benjamin, *Le livre des passages*, p. 46

# Le flâneur

Le terme *flâneur*, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, désigne des individus qui, en déambulant dans la ville, observent de façon critique la foule et son comportement. Associée par la suite notamment aux mouvements dadaïste et surréaliste, cette figure est restée en évolution constante à travers le siècle dernier. Artiste, poète, intellectuel, acteur tout autant que spectateur de la vie urbaine, le flâneur est un personnage présent à travers les époques, que l'on peut suivre à la trace, et dont on peut observer l'évolution en corrélation avec celle de la ville.

La flânerie est une méthode, une attitude critique d'observation participante. C'est donc une manière d'observer la ville tout en se mettant en scène dans l'espace urbain, un *être au monde* simultanément à la première et la troisième personne.

Le flâneur en tant que figure est généralement attribué à Walter Benjamin sous l'influence de Charles Baudelaire. Mais déjà à l'époque où Benjamin écrit, elle est en train de sombrer dans une époque révolue ; Paris et ses passages, *capitale du XIX<sup>e</sup> siècle*, se réveille peu à peu d'un rêve. Le *Livre des passages*, avant même d'être terminé, constitue déjà un ensemble de traces d'une ville qui n'existe plus.

Celui qui se plonge dans le travail de Benjamin y trouvera sans doute une étrange familiarité. Malgré la saveur et la poésie décelées dans l'ambiance de cette capitale du XIX<sup>e</sup> siècle qu'aura été Paris on y découvre déjà une méfiance concernant la direction que prend le développement urbain. Cependant Benjamin met aussi en garde contre la propension généralisée à édifier le passé en monument fantastique, contrastant avec un présent déprimant. Esthétisation Étrange familiarité encore, parce que certaines remarques, sorties de leur contexte, semblent étonnamment actuelles, et pourraient bien s'appliquer à des champs critiques s'adressant à des phénomènes tout à fait contemporains, comme les technologies de communication ou les médias de masse (que Theodor W. Adorno et Max Horkheimer

**«De fait le mot grec *théoria* désigne l'observation, la contemplation, ou dans l'usage moderne qui associe expérience physique de la lumière et compréhension *illumination*.»**

R. Sennett, *La conscience de l'œil*, p. 29

**«The *flâneur*'s craft entailed a hermeneutic of seeing (...) which made the city exotic and sought to follow the key maxim of romanticism: 'to make the strange familiar and the familiar strange'.»**

M. Featherstone, *The "Flâneur", the City and Virtual Public Life*, in *Urban Studies* Vol. 335, p. 914

«L'effet d'ensemble de l'industrie culturelle est celui d'une anti-démystification [...]. Elle empêche la formation d'individus autonomes, indépendants, capables de juger et de se décider consciemment. Mais ceux-ci sont la condition préalable d'une société démocratique qui ne saurait se sauvegarder et s'épanouir qu'à travers des hommes hors de tutelle.»

T. W. Adorno, *L'industrie culturelle*, dans *Communications*, Vol. 91 No. 2 (2012), p. 50

«On sait que, dans la flânerie, les lointains qu'il s'agisse de pays ou d'époques font irruption dans le paysage et l'instant présent.»

W. Benjamin, *Le livre des passages*, [M 2,4] p. 438

«In Baudelaire's or Benjamin's view the dedication to mobile fantasy should lie on the shoulders of the *flâneur* like a light cloak, which can be thrown aside at any moment. But fate decreed that the cloak should become an iron cage.»

Z. Bauman, *Desert Spectacular* in K. Tessler (ed.) *The Flâneur*, p. 153

Max

Horkheimer préfèrent appeler *industrie culturelle*).

Une grande partie de l'intérêt que l'on peut porter au flâneur réside dans le fait qu'il est dès le départ (et le reste jusqu'à aujourd'hui) une figure menacée de disparition, un témoignage vivant du malaise grandissant qui pèse sur la métropole. Entre autres le flâneur, par son époque d'origine, s'apparente à une série d'évolutions qui prennent place au tournant du XXe siècle et qui affectent l'organisation de la société au sens large. Citons notamment la révolution des transports et de l'économie ; et l'avènement de la société marchande et publicitaire.

Par ailleurs le flâneur est à la fois le prototype de l'intellectuel de terrain, celui qui fait de la ville et de la vie quotidienne son terrain de jeu tout autant que son champ de recherche ; et l'indicateur par sa simple présence, pour celui qui écrirait sur la ville d'un point de vue extradiégétique, d'une qualité de l'espace urbain.

La flânerie, c'est la culture d'une disponibilité à la ville. C'est l'action de prendre le temps de s'imprégner de l'espace dans lequel nous vivons, c'est l'auto-analyse de l'influence de nos comportements sur notre environnement. La flânerie profite de fragments de sens, d'histoires (collectives et individuelles) et cherche à les découvrir. C'est la méthode qui permet de recevoir, petit à petit, les lointains évoqués par l'expérience.

La flânerie consiste à vivre le moment de manière diffuse, distraite. C'est une activité dont la finalité est perpétuellement en émergence. C'est le *devenir visible* des arrière-plans flous de scènes qui ont été vécues dans une ignorance momentanée de leur importance. La flânerie n'est pas tourisme, elle ne s'intéresse pas à ce qui est spectacle (manifeste ou dissimulé), mais au contraire elle *fait* spectacle de ce qui n'avait pas la prétention de le devenir.

Le flâneur est la caricature vivante du type social et urbain, il porte sur ses épaules et organise autour de lui toute une poésie urbaine. Écrits par fragments dans les noms des rues, sur les enseignes des boutiques, dans les vitrines des passages ; saisis au vol sur les lèvres des vendeurs de journaux ou des plus démunis, les vers de cette poésie, le flâneur se fait une mission de les rassembler et de les ordonner.

D'une part le flâneur est presque un archéologue

anticipatoire : les bouleversements qu'amène la transformation de Paris réduisent peu à peu son terrain de jeu et l'offrent aux boulevards, bientôt surchargés d'automobiles. Progressivement, Paris n'est plus Paris, et les habitants commencent à ressentir le malaise de la grande ville.

D'autre part le flâneur est un collectionneur au sens large. Large parce que ce qu'il collectionne n'est pas forcément ou seulement du domaine des objets matériels, mais aussi et surtout de l'ordre des expériences et des perceptions. Large encore, parce que cette manie de la collection (ou de l'archivage) menace à tout moment de glisser vers la simple consommation aliénée.

C'est aussi l'ambassadeur d'un mode de vie, entre autres véhiculé par la peinture de cette époque (voir par exemple *Rue de Paris, temps de pluie* de Gustave Caillebotte [1877]), qui considère la rue, la ville, comme un espace presque domestique, appropriable.

Le flâneur de l'époque de Benjamin (dans un Paris que l'automobile et les transports publics sont à peine en train de coloniser) est encore résolument piéton. Le fait de se déplacer à pied permet des rapports plus directs, et une disponibilité à l'observation active bien plus grande (pour le moins dans le passé) que l'utilisation d'un moyen de transport auxiliaire à notre corps.

Le boulevard est un espace dans lequel se met progressivement en place le transport motorisé, qui petit à petit menace le piéton et fragilise (par le bruit, les odeurs, le danger, le mouvement) l'habitation de la rue *en tant qu'intérieur*. Et cet espace, c'est tout de même aussi, dans la culture et l'imaginaire collectif, un lieu de passage et de rassemblement qui fait que la foule existe en tant que milieu de prédilection du flâneur originel.

Naturellement, s'il peut se permettre d'être oisif, c'est qu'il est aisé. Malgré la tendance à l'associer à une opposition au capitalisme et plus particulièrement à la *division du travail* (qui permet au travail non qualifié de se mettre en place, et constitue ainsi la pierre angulaire de l'aliénation du prolétaire) il reste clairement un personnage appartenant à la classe bourgeoise dominante.

Le caractère contestataire du flâneur est donc paradoxal, et sa figure hautement dialectique et contradictoire. Le flâneur est à la fois le représentant de

toute

**« Un paysage... c'est bien ce que Paris devient pour le flâneur. Plus exactement, ce dernier voit la ville se scinder en deux pôles dialectiques. Elle s'ouvre à lui comme paysage, et elle l'enferme comme chambre. »**

W. Benjamin, *Le livre des passages*, [M 1,4] p. 435

**« L'oisiveté du flâneur est une protestation contre la division du travail. »**

W. Benjamin, *Le livre des passages*, [M 5,8] p. 445

**«La flânerie repose, entre autres, sur l'idée que le fruit de l'oisiveté est plus précieux que celui du travail.»**

P. Larousse, *Grand Dictionnaire universel*, Paris (1872), cité dans W. Benjamin, *Le livre des passages*, [M 20a,1] p. 470

**«When one attributes certain qualities, unrelated to use, to a commodity, he endows the commodity with an aura of magic or mystery which personalizes and conceals the real social relations, those between labor and capital, hidden in it.»**

C. Ellison, *Marx and the Modern City*, in *The Review of Politics*, Vol. 45, p. 410

**« The mobility of the gaze and the swings between immersion and detachment help to develop an attitude in which the urban landscape itself becomes perceived as fragmented yet allegoric, as everyday life undergoes a process of aestheticisation. »**

M. Featherstone, *The "Flâneur", the City and Virtual Public Life*, in *Urban Studies* Vol. 335, p. 914

**«Le simple flâneur... est toujours en pleine possession de son individualité. Celle du badaud disparaît, au contraire, absorbée par le monde extérieur [...]. Le badaud, sous l'influence du spectacle, devient un être impersonnel [...] : il est public, il est foule.»**

W. Benjamin, *Le livre des passages*, [M 6,5] p. 447

de

toute l'excitation de son époque, et la manifestation de l'angoisse sociale que génère la métropole naissante. Il cristallise en lui toute la tension entre le Capital et le prolétariat. En le considérant du point de vue du capital, il peut sembler être le dernier résistant d'une ville plus humaine, dans laquelle le rythme de vie conserve une certaine lenteur, dans laquelle l'oisiveté conserve encore une valeur et une légitimité. Du point de vue du prolétariat, on peut y voir le premier prototype du consommateur de masse, dopé au fétichisme de la marchandise.

Le flâneur est simultanément un enthousiaste et un résistant. C'est le révolutionnaire qui, fasciné par l'objet de sa révolte, ne peut s'empêcher de s'approcher de la flamme, au risque de se brûler. C'est l'ouvrier déguisé en consommateur.

Si une des facettes du flâneur représente un idéal de rapport au temps et à la productivité qui s'éloigne des dynamiques mises en place par le modèle capitaliste prédominant, on peut voir dans les développements du *marché* que la flânerie est aussi un principe que les chefs d'orchestre de la symphonie de la surconsommation instrumentalisent. La flânerie, avec tout le potentiel qu'elle offre au niveau de son image romantique (à laquelle le public réagit de manière positive) est utilisée par le *marché* en tant qu'idéal pour l'activité de consommation (shopping). Par ailleurs, si le flâneur met en place des stratégies de déplacement et de regard qui visent à créer pour lui des situations intéressantes dans la ville, celles-ci sont aussi mises en pratique depuis longtemps dans les supermarchés ou les centres commerciaux pour le contrôle des parcours et du regard.

Le flâneur observe le comportement des badauds, en particulier devant les vitrines ou dans les passages, dans lesquels trônent mille objets ou artefacts mystérieux, exotiques (littéralement ou par leur nouveauté). C'est un observateur discret et détendu. Il laisse ses pensées vagabonder, en attendant qu'un détail attire son attention et provoque son intérêt. Mais s'il est observateur, c'est aussi un type social reconnaissable, il est aussi certainement observé par ceux qui travaillent dans la rue ou dans les passages. D'ailleurs le flâneur est, à l'époque, un véritable personnage urbain, et les

quelques flâneurs notoires qui écrivaient des chroniques dans les journaux jouissaient d'une audience attentive. Alors, en se séparant de la foule, le flâneur cherche sans doute tout autant à attirer le regard qu'à le fuir.

Le flâneur est l'antécédent de la figure du détective. Il appartient au monde du mystérieux et de l'exploration, ce qui justifie en partie son excentricité et contribue à la rendre alléchante. Son enquête contient le potentiel de mettre au jour un élément jusqu'alors passé inaperçu. Cet intellectualisme mystérieux attire l'attention et lui fait bonne publicité : il contribue à offrir une légitimation sociale à son *indolence*. Le journaliste (lui aussi à la recherche de quelque chose) profite du fait que sa profession lui impose de passer du temps dans l'espace public pour s'adonner à la flânerie. Cela lui permet de faire augmenter le temps nécessaire à la production de son travail, et en conséquence la valeur de ce dernier.

Le flâneur, est constamment à la recherche de quelque chose. Cette recherche n'a cependant pas de but à proprement parler, et c'est bien là que se trouve son intérêt. Il agit en fin de compte sur le modus du pressentiment.

Le flâneur opère dans une temporalité et un esprit ouverts. Prêt à accepter (et à embrasser) toute situation ou opportunité qui s'offre à lui. Et c'est justement ce qui ajoute des lettres de noblesse à son entreprise : elle sort d'une logique purement productive ou pragmatique, pour célébrer la valeur de l'ouverture et de l'inconnu. Ce qu'il cherche dans la ville c'est l'apparition de quelque chose à découvrir.

La question du souvenir et de l'histoire est intimement liée à celle de la métropole, et par ailleurs un des motifs qui guident les pérégrinations du flâneur. Le flâneur des origines navigue à travers les rues, à la recherche de quelque indice. Or pour celui qui s'y intéresse, la présence de l'histoire est remarquable et perceptible dans la substance de la ville. Cela présuppose que celui qui l'observe y trouve quelque chose à lire. La ville est alors un *théâtre*. La substance physique de la ville n'est pas seulement une série de traces. C'est le décor, la scène qui accueille la vie. L'apparition de la figure du flâneur est donc aussi un indicateur de la nouvelle intensité que prend la vie dans la métropole. Cela

devient

**«We are told that the *flâneur* moved through the crowds with a high sense of invisibility [...] and enjoyed the masquerade of being *incognito*. Yet we can probably assume that others had him marked as a social type; most likely he was well known to cab-drivers, office messengers, newspapers sellers, flower girls, the prostitutes and homeless, who worked and lived on the streets.»**

M. Featherstone, *The "Flâneur", the City and Virtual Public Life*, in *Urban Studies* Vol. 335, p. 913

**«The art the flâneur masters is that of seeing without being caught looking.»**

Z. Bauman, *Desert Spectacular* in K. Tessler (ed.) *The Flâneur*, p. 141

**«Le personnage du flâneur préfigure celui du détective. Le flâneur devait rechercher une légitimation sociale à son comportement. Il lui convenait parfaitement de voir son indolence présentée comme une façade derrière laquelle se cache en réalité l'attention soutenue d'un observateur ne quittant pas des yeux le criminel qui ne se doute de rien.»**

W. Benjamin, *Le livre des passages*, [M 13a,2] p. 459

**«L'espace lance des clins d'œil au flâneur : de quel événement ai-je bien pu être le théâtre ?»**

W. Benjamin, *Le livre des passages*, [M 1a,3] p. 437

Cela

devient un lieu qui définit une sorte d'intériorité.

Dans tous les cas, le flâneur est par définition l'inverse de l'aliéné. C'est un personnage qui met en place avec la métropole une relation symbiotique, qui cherche à vivre en harmonie avec elle. Le flâneur comprend des dimensions saines comme pathologiques, mais dans un cas comme dans l'autre, il a toujours une attitude en profond accord avec son environnement.

**«Le dénigrement massif de la marche dans ses usages quotidiens et sa valorisation comme instrument de loisir est révélateur du statut du corps dans nos sociétés. La flânerie, que nos sociétés ne tolèrent pas plus que le silence, s'oppose alors aux puissantes contraintes de rendement, d'urgence, de disponibilité absolue au travail ou aux autres (que l'usage du téléphone portable a rendu caricaturale).»**

D. Le Breton, *Éloge de la marche*, p. 15-16



# La mobilité

La mobilité est un thème dont l'influence n'est pas moindre pour le développement de la métropole capitaliste. La question de la fréquentation de la rue et des moyens de la fréquenter, l'importance des grandes opérations urbaines et infrastructurelles pour accumuler le capital et l'étalement de la ville en sont dépendants.

Le développement des transports en commun simultanément à celui de la mobilité automobile privée jouent aussi un rôle prépondérant, avec des implications sur la consommation et les marchandises et également sur les rapports sociaux dans la ville.

La ville et la vie dans la rue étaient très certainement différentes avant l'apparition des transports publics et des transports motorisés. L'apparition du trottoir séparé de la chaussée, puis la progressive diminution de sa taille au profit de la circulation des véhicules imposent peu à peu la rue comme un espace dévolu surtout à la circulation.

Le développement de l'automobile implique la création de toute une industrie et de son prolétariat d'une part, et d'autre part l'essor d'un *marché*. C'est une des évolutions qui précipitent l'Europe, le Japon et les États-Unis vers la deuxième révolution industrielle.

L'automobile est un symbole. Notamment un symbole de liberté, d'indépendance, et d'aisance financière. C'est sûrement l'une des marchandises autour de laquelle la publicité et le fétichisme sont les plus intenses.

L'automobile parachève la séparation des individus dans la rue. Par le bruit qu'elle émet elle sépare entre eux ceux qui ne l'utilisent pas. Elle instaure aussi une séparation physique (et de statut social), entre ceux qui se déplacent par ce moyen et ceux qui n'en ont pas (ni de moyens, ni de voiture). Par ailleurs les particuliers qui roulent en voiture, en plus d'être séparés des piétons et des autres personnes présentes dans la rue, sont isolés des bruits, des odeurs, des intempéries. Leurs sens sont séparés de la rue.

L'automobile, en plus de la place prépondérante qu'elle

**«L'habitant des villes qui vaque à ses affaires les plus quotidiennes a sans cesse sous les yeux, s'il est à pied, l'image du concurrent qui le double en voiture. Les trottoirs furent certainement installés dans l'intérêt de ceux qui allaient en voiture ou à cheval.»**

W. Benjamin, *Le livre des passages*, [M 14,6] p. 460

**«Pour Marx, le capital fictif n'est pas le produit de l'imagination d'un quelconque trader de Wall-Street dopé à la cocaïne. C'est une construction fétiche, ce qui signifie, selon la définition du fétichisme donnée par Marx dans le Livre I du Capital, qu'elle est effectivement réelle mais qu'il existe un phénomène de surface qui masque quelque chose d'important concernant les relations sociales sous-jacentes.»**

D. Harvey, *Le capitalisme contre le droit à la ville*, p. 61

**«Les quartiers nouvellement construits ne reposent plus que sur deux thèmes qui dominent tout : la circulation en voiture et le confort chez soi. Mais de même que l’habitat s’est transformé en cimetière de béton armé où de grandes masses s’ennuient à mort, de même la circulation est l’organisation de l’isolement de tous, c’est-à-dire le contraire de la rencontre. Dans les deux cas, il s’agit de couper tout lien et d’anéantir toute communication entre les individus qui se retrouvent parqués dans leur solitude, condamnés à un tête-à-tête avec la publicité-propagande.»**

C. Younès, *Résistances créatrices urbaines via l’internationale situationniste*, dans T. Paquot (dir.), *Les situationnistes en ville*, p. 20

**«L’absence de vie dans la rue signifie qu’on a réussi à cantonner les masses dans des logements surpeuplés.»**

R. Sennett, *La conscience de l’œil*, p. 66

**«L’important travail de création et de maintien de la vie urbaine, en expansion constante, est de plus en plus l’œuvre du travail précaire, souvent à temps partiel, mal payé et désorganisé. Ce qu’on appelle le “précariat” a supplanté le traditionnel “prolétariat”.»**

D. Harvey, *Le capitalisme contre le droit à la ville*, p. 40

prépondérante

qu’elle occupe dans la rue, génère toute une infrastructure. Des espaces de stationnement, de nouvelles routes et autoroutes. Bientôt toutes ces voies seront saturées, le trafic dépassera de loin leur capacité. Si la mobilité douce et les ruelles de la ville laissent d’abord la place à la fluidité des boulevards, bien vite ils sont surchargés, la possibilité d’attirer les flux et de les faciliter se transforme en contrainte, le centre devient statique, bouché. C’est de la sorte qu’émerge un nouveau phénomène : la *congestion*.

Pourtant le développement de l’infrastructure autour des métropoles et à travers le territoire, tout comme l’urbanisation, fait partie des objectifs du capital, en tant que moyen d’absorber et de réinvestir la plus-value. Encore une fois comme pour l’urbanisation, cette méthode permet à la fois de transformer le profit en capital fixe, de créer de l’emploi dans le domaine de la construction, et de construire des objets qui facilitent la création de nouveaux profits.

Encore mieux, l’investissement dans les infrastructures permet d’orienter les flux de capital, de fixer dans l’espace la direction et l’intensité des échanges.

Aujourd’hui la diversification et l’accélération des moyens de transport mènent à l’intensification de tous les mouvements. Les matières premières tout comme les produits finis parcourent parfois des milliers de kilomètres avant d’arriver à leur destination finale. De même les êtres humains n’ont jamais autant voyagé, autant autour du globe que pour de courtes distances répétitives.

Les villes se développent à travers le territoire, au rythme de la gentrification et de la spéculation. L’augmentation des déplacements n’est plus seulement volontaire. Elle est aussi nécessaire : pour concilier un bas salaire avec un loyer abordable, la population vit de plus en plus loin de la ville.

La pendularité devient la norme. Alors que le terme de *prolétariat* ne permet plus de cibler une population précise maintenant que la majeure partie des travailleurs satisfait à la définition d’origine, c’est le terme *précariat* qui définirait le mieux ces travailleurs contemporains, qui chaque jour font l’aller-retour entre la banlieue où ils vivent et leur(s) emploi(s) souvent de courte durée ou à temps partiel au centre-ville.

Les déplacements piétons s'amenuisent, dans la vie quotidienne ils se résument souvent à la transition entre deux modes de transport, ou à des trajets courts liés à la consommation ou aux activités.

Si la mobilité est responsable du développement épars des villes, elle a surtout permis de transformer l'espace urbain en un grand carrefour, dans lequel tout ce qui compte est d'organiser de manière efficace les flux de travailleurs et de consommateurs qu'elle accueille quotidiennement.

L'étalement urbain n'est pas seulement une construction de la spéculation, ni une conséquence de l'envahissement du centre par les commerces et les bureaux. L'étalement urbain est aussi une construction politique. Par la construction territoriale d'habitations individuelles, les individus se retrouvent séparés les uns des autres, dispersés à travers l'espace. La foule ou les rassemblements n'existent plus. La sous-ville (*sub-urb*) est celle des subalternes et des intérimaires sous-payés.

Non seulement les habitants des franges urbaines sont séparés entre eux, ils le sont encore plus des privilégiés qui vivent véritablement *en ville*. Le centre n'existe plus ? Ça dépend pour qui. La construction politique de la banlieue est aussi la mise en place d'une séparation temporelle dans l'utilisation de la ville. Ceux de l'extérieur sont tolérés durant les heures où ils travaillent ou consomment, mais le cœur de la ville se passe volontiers d'eux une fois le soleil couché.

Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Georges Eugène Haussmann entreprend de monumentaux travaux de transformation de la ville. Ces transformations nous intéressent pour plusieurs raisons. En premier lieu elles prennent place dans le même intervalle de temps que la création du premier réseau de transports publics parisiens (la Compagnie Générale des Omnibus, fondée en 1828 par Stanislas Baudry). Bien que les deux événements ne soient pas directement liés à travers une volonté politique, il est néanmoins vraisemblable que le deuxième ait profité du premier dans sa réussite.

En deuxième lieu, ces transformations démontrent la volonté de fragmenter et de contrôler les quartiers ouvriers grâce aux (très) larges boulevards qui les relient aux casernes, mais aussi (à plus long terme) la volonté

de

**«Marcher, dans le contexte du monde contemporain, pourrait évoquer une forme de nostalgie ou de résistance. Les marcheurs sont des individus singuliers qui acceptent pour des heures ou des jours de sortir de leur voiture pour s'aventurer dans la nudité du monde.»**

D. Le Breton, *Éloge de la marche*, p. 14

**«La suburbanisation des États-Unis n'était pas une simple affaire d'infrastructures nouvelles : comme le Paris du Second Empire, elle entraîna une transformation radicale des styles de vie, et les nouveaux produits [...] furent pour une grande part acteurs de l'absorption des surplus. Mais la suburbanisation eut aussi un impact sur le paysage politique : l'aide à l'accès à la propriété pour les classes moyennes entraîna un déclin de l'action communautaire au profit d'une défense des valeurs de la propriété et des identités individualisées.»**

D. Harvey, *Le capitalisme contre le droit à la ville*, p. 15

**«La création du nouveau monde urbain sur les ruines de l'ancien suppose la violence. C'est ainsi que Haussmann saccagea les anciens quartiers pauvres de Paris, usant de l'expropriation au nom de ce qu'il appelait le bien public. Il planifia l'éradication d'une bonne part de la classe ouvrière et des éléments rebelles du centre de Paris, où ils constituaient une menace pour l'ordre public et le pouvoir politique.»**

D. Harvey, *Le capitalisme contre le droit à la ville*, p. 24

**«Celui qui voit sans entendre... est beaucoup plus inquiet que celui qui entend sans voir. Il doit y avoir ici un facteur significatif pour la sociologie de la grande ville. Les rapports des hommes dans les grandes villes... sont caractérisés par une prépondérance marquée de l'activité de la vue sur celle de l'ouïe.»**

G. Simmel, *Mélanges de philosophie relativiste*, cité dans W. Benjamin, *Le livre des passages*, [M 8a,1] p.451

volonté

de soumettre les masses à la domination bourgeoise (capitaliste) du centre des grandes villes par la gentrification, opération qui (de manière avouée ou non) fait partie intégrante du programme du baron Haussmann.

Les percées à travers le tissu urbain créent certes des boulevards, mais surtout des façades. Cette opération est alors véritablement le redessin de l'image de la ville. Celle qui d'ailleurs est dans tous les esprits lorsqu'on mentionne aujourd'hui la *ville lumière*.

Paris est sans doute la première ville dans laquelle l'*esthétisation* prend place à une telle échelle. La transformation de Paris par Haussmann, c'est la transformation de l'*image* de la ville. À travers la construction de kilomètres de façades selon des règles de composition précises, le boulevard haussmannien *devient* Paris. L'image de la ville devient la ville elle-même.

Avec l'assainissement de la ville, c'est aussi la révolution de toutes les modalités de la vie et de l'apparition en public, du statut de la ville, et de la rue qui prend place, comme peut nous donner à voir la peinture de Gustave Caillebotte.

La figure originelle du flâneur est définie par la condition de la marche, ce qui reflète une certaine disponibilité de l'espace public au piéton. Dans *Le livre des Passages*, Benjamin expose déjà, (à l'aide de Simmel et de l'apparition des transports publics) les effets de la mobilité en commun sur la vie sociale. Si la foule disparaît progressivement des rues et des boulevards, c'est qu'elle est peu à peu absorbée par les transports publics.

La métropole, qui pour la première fois rassemble autant d'êtres humains dans une même structure, modifie peu à peu les rapports sociaux des êtres humains avec leur environnement et entre eux. La promiscuité dans laquelle ils se retrouvent provoque paradoxalement une plus grande indifférence. Petit à petit les individus se distancient. Cette distanciation est encore exacerbée par la cohabitation dans les transports publics.

Pour la première fois dans l'histoire, les transports en commun créent des situations dans lesquelles les hommes se retrouvent forcés de se regarder pendant plusieurs minutes, voire plusieurs heures sans se parler. Les utilisateurs des transports publics, en grand

nombre, sont amenés à partager un espace réduit quotidiennement dans ce que l'on peut appeler une relation d'usage, c'est-à-dire une relation où les individus en présence les uns des autres partagent ce moment simplement parce qu'ils doivent se rendre à un endroit. Rien donc ne les réunit à part le fait qu'ils se rendent tous quelque part le long du parcours de la ligne de transport empruntée.

Le temps que l'on passe dans les transports et le nombre de déplacements augmentent en flèche (pendularité). Ce n'est cependant pas un temps de disponibilité, comme celui du flâneur, qui décide de s'adonner à une activité qui se résume à se déplacer lentement, sans but fixé au préalable. Au contraire, le temps passé dans les transports est un temps secondaire. On ne prend pas (ou alors rarement) le bus, le métro ou le train pour le plaisir de le prendre, mais simplement pour se rendre quelque part. Cette activité est donc subordonnée à une autre activité, principale, prenant lieu à la fin du parcours.

Le fait de se déplacer passe alors d'un mode actif à un mode passif, c'est pourquoi nous cherchons à meubler ce temps passé dans les transports avec une activité annexe, une occupation. Aux débuts des transports publics ces activités, probablement lire un journal ou un livre, à la rigueur écrire ou dessiner, étaient certainement relativement absorbantes, mais elles n'accaparaient pourtant encore qu'un seul sens. Aujourd'hui, alors que les transports en commun sont plus saturés que jamais, les télécommunications, les téléphones portables et autres appareils électroniques qui nous permettent d'écouter de la musique tout en faisant autre chose, en travaillant ou en regardant des vidéos par exemple, nous séparent eux aussi plus que jamais auparavant.

La coupure, la déconnexion des sens qui à un moment donné est apparue par le biais de l'architecture (de verre et d'acier) se retrouve amplifiée par l'usage de ces appareils électroniques portatifs, qui sous prétexte de nous ouvrir aux possibilités de communication nous enferment surtout dans notre propre labyrinthe, organisé et mis à jour en temps réel par des algorithmes qui proposent du contenu présélectionné et prémâché.

Le flâneur des origines est résolument piéton. C'est pourquoi

**«La barrière transparente d'une vitrine permet que l'on voie un objet à vendre sans pourtant pouvoir le toucher. La séparation des sensations physiques, commencée dans la serre victorienne et tellement évidente ici, est de plus en plus paralysante : la vue est le plus souvent isolée du bruit, du toucher, comme on est isolé des autres êtres humains.»**

R. Sennett, *La conscience de l'œil*, p. 179

**«The *flâneur* seeks an immersion in the sensations of the city, he seeks to “bathe in the crowd”, to become lost in feelings, to succumb to the pull of random desires and the pleasures of scopophilia.»**

M. Featherstone, *The “Flâneur”, the City and Virtual Public Life*, in *Urban Studies* Vol. 335, p. 913

C'est

pourquoi il est directement affecté par l'intensification de l'usage des transports, l'apparition des transports publics, et l'invention de l'automobile. Alors que le flâneur tel que décrit par Benjamin est non seulement un marcheur, mais de plus un adepte de la lenteur, allant même selon l'anecdote jusqu'à se déplacer en compagnie d'une tortue, il est aujourd'hui possible de remettre en question la nécessité de la marche en tant qu'élément nécessaire de la flânerie.

Il n'est pas question d'exclure la marche de la définition de la figure qui nous intéresse. Cependant à la lueur des habitudes de mobilité nouvelles et du changement radical des modes de vie urbains depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, le rôle de la mobilité pour le flâneur se modifie, et des possibilités de flâner autrement apparaissent. Cette discussion nous mènera à considérer au sens plus large les évolutions de la mobilité en ville, ainsi que leurs implications pour l'expérience sensible de l'espace urbain.

Un des moteurs de la flânerie, l'immersion dans la foule (et tout ce qu'elle implique en termes de sensations, de mise en scène du soi dans l'espace public, ainsi que les possibilités de rencontres qu'elle offre) participe à la richesse de l'expérience. Or la foule a subi un déplacement. Elle ne fréquente plus les boulevards et les avenues. La foule d'aujourd'hui est celle que l'on rencontre dans le métro aux heures de pointe, dans les embouteillages qui bloquent les nœuds autoroutiers entre l'aéroport et la métropole.

La différence fondamentale entre la flânerie à pied et l'utilisation d'un moyen de transport, comme la voiture ou le train (métro, tramway, bus...) est une différence de cadrage. Si le flâneur piéton est directement immergé dans son environnement, avec ses sens ouverts à toutes catégories d'impressions, et en particulier sa vue, ouverte et non limitée, sur le paysage (urbain) qui l'entoure ; le flâneur véhiculé observe le monde à travers le cadre d'une fenêtre, ce qui implique que ses autres sens soient (en général et pour la majorité) isolés de ses impressions visuelles.

Une possibilité de l'utilisation de l'automobile dans la flânerie existe à travers les expériences de *dérive* (dont il paraît raisonnable d'affirmer qu'elles consistent en une flânerie revisitée) de Guy Debord et de ses aco-

lytes situationnistes, qui utilisent surtout le taxi (plusieurs même). L'utilisation de ce moyen de transport et l'usage consécutif de plusieurs unités génère une forme de hasard, et permet aussi de parcourir de plus grandes distances.

L'isolement des sensations extérieures, surtout dans le cas de l'ouïe, est particulièrement avantageux pour mettre en place la flânerie en groupe. Cela rend possible la conversation et le partage en direct des impressions. La flânerie devient alors une expérience *collective*. Cela en développe aussi le potentiel *politique* : dans le sens de la négociation qui prend place pour décider des changements de parcours, et dans celui où elle offre alors une expérience de la ville sous la forme d'une reconquête de l'espace public.

La ville d'aujourd'hui est sensiblement plus fragmentaire que celle d'hier. Non pas qu'elle soit composée de plus de parties différentes. C'est la granulométrie de ces fragments qui a augmenté. Que cela soit au niveau d'objets complexes et individuels (comme les centres commerciaux) ou de rassemblement d'objets similaires (comme les développements de quartiers de logement), l'homogénéité locale et la séparation entre les parties de la ville ont augmenté.

La spécification des fragments de ville ne se situe pas uniquement au niveau des programmes, mais aussi des classes sociales. Les quartiers, en fonction de différents facteurs, attirent ou rejettent des catégories de population.

Le métro permet, puisqu'il est souterrain, de passer sans s'en rendre compte à travers les différentes barrières (géographiques, sociales, programmatiques) qui fragmentent le tissu urbain. Il permet en cela de proposer un mode de flânerie qui, lui aussi, transcenderait ces limites, et, pourquoi pas, permettrait de restaurer un mélange d'expériences disparu. De plus, ce qui séduit dans l'idée d'une flânerie en métro est la notion de surprise et d'attente. En effet, entre les projections que l'on peut faire sur un endroit grâce au nom de la station et la réalité du monde extérieur, il existe une dissonance que j'imagine savoureuse. Enfin, et comme déjà mentionné, l'observation de la foule reste un des objectifs de la flânerie.

**«Un autre monde qui est bien encore le nôtre mais qui en exprime plutôt la face obscure (la fatigue, le travail, la pauvreté, la hâte). Les lignes du métro joignent des extrémités [...]. Elles relient sans transition ce qui, à la surface de la terre, se répudie, s'ignore.»**

P. Sansot, *La marginalité urbaine*, p. 78

« Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. »

C. Beaudelaire, *Le Spleen de Paris*, (XXXV, *Les fenêtres*), p.119

« En ceci consiste essentiellement le foyer qu'il est le lieu de la paix, le refuge non seulement contre toute injustice, mais contre tout effroi, doute et désunion. [...] Si la société frivole du dehors, composée d'inconnus, d'indifférents ou d'ennemis, reçoit [...] la permission de franchir son seuil, il cesse d'être le foyer. »

J. Ruskin, *Sésame et Lys*, cité dans R. Sennett, *La conscience de l'œil*, p. 48

## La virtualité

La fenêtre, (en particulier l'usage du verre) a révolutionné l'architecture, surtout en termes de séparation entre l'intérieur et l'extérieur. Si la fenêtre est longtemps restée un élément purement architectural, elle est aujourd'hui passée dans le domaine de l'informatique, grâce à une métaphore qui contient la notion de voir à travers quelque chose.

La séparation entre l'intérieur et l'extérieur qui n'existait que d'un point de vue physique avec la fenêtre, devient mentale dès lors que l'intérieur est socialement conçu comme un monde séparé de l'extérieur. Il semble alors naturel que la fenêtre informatique (et par extension l'écran qui la contient) permette de voir quelque chose qui ne se trouve pas physiquement de l'autre côté de la vitre.

À partir du moment où l'écran permet de voir à travers l'espace et le temps, l'usage de l'écran au quotidien devient la possibilité de multiplier nos points de vue tout en restant au même endroit. En conséquence, notre rapport au monde est progressivement multiplié. C'est l'avènement de l'ère de la superposition.

Les *stimuli* que nous recevons n'appartiennent plus seulement à la réalité physique qui nous entoure. Se pose alors la question : quel monde prend la priorité sur l'autre? En particulier, avec la naissance et la généralisation de l'usage des réseaux *sociaux*, l'écran qui ne se résumait qu'à une petite ouverture prend aujourd'hui la dimension (et la fonction) de la place publique.

La foule d'aujourd'hui est celle qui se rassemble dans un monde virtuel, à travers l'usage des écrans et des technologies de communication. Cette foule est cependant désincarnée, et si la mobilité physique a grandement augmenté en vitesse, il ne convient même plus de parler de vitesse pour caractériser la véritable instantanéité des *déplacements* que nous effectuons d'un *lieu* fictif à un autre.

La vie sociale dans les espaces virtuels mène à une fragmentation des opinions d'autant plus grande qu'il est instantané de changer de page. L'emploi du terme



page est d'ailleurs significatif. Au contraire du monde physique dans lequel malgré une isolation efficace il reste possible et courant d'être interrompu par une *interférence*, le monde virtuel est totalement imperméable aux perturbations, de la même manière que les pages d'un livre sont isolées les unes des autres. Alors la notion de *place publique virtuelle* est problématique.

Lorsque nous sommes exposés à quelque chose qui ne se conforme pas à notre avis, il suffit de l'ignorer, de *fermer* la fenêtre. Ce faisant nous nous fermons nous-mêmes à cette opinion divergente. Internet ne laisse pas la place à l'*argumentation*. La crainte qui émerge à ce sujet est celle de voir ce mode d'interaction impersonnel et indifférent du monde virtuel se reporter de plus en plus dans les interactions directes de la réalité physique.

Au commencement, il était fréquent d'imaginer qu'internet allait se développer réellement comme un monde virtuel, avec une architecture et un système basé sur la retranscription du monde physique et de son fonctionnement dans le digital : un monde virtuel tridimensionnel, simulacre du monde réel. Ce qui est réellement en train de se passer peut en somme se résumer à cela : le monde physique fonctionne de plus en plus à travers et dans le même mode que le monde des écrans. Alors c'est la réalité physique qui devient progressivement le simulacre du monde froid et bidimensionnel de l'écran.

L'absence de langage non-verbal dans les relations virtuelles est problématique en particulier pour les mécanismes d'empathie ; et la possibilité d'accès à un anonymat presque complet est dangereuse, surtout dans le cas de harcèlements, de menaces et autres comportements malhonnêtes.

La question de la priorité dans la cohabitation entre les deux mondes (virtuel et physique) est de premier plan. Le monde virtuel, dans lequel il n'existe (presque) aucune barrière temporelle mène facilement à des collisions entre les activités dans le monde physique et dans le monde virtuel, et la manière dont le monde virtuel sollicite notre attention est en général plus agressive que dans le monde physique.

Les créateurs des supports de télécommunication (en particulier les réseaux sociaux) mettent délibérément

**«Les éveillés ont un monde unique et commun (*koinos kosmos*), mais chacun des dormeurs se retire dans son monde propre (*idios kosmos*).»**

Héraclite, *Fragment 89*, cité dans M. Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*, p. 20

«The arcades are no more [...] Today's action is, after all, different: it is, mostly about passing from here to there, as fast as one can manage, preferably without stopping, better still without looking around.»

Z. Bauman, *Desert Spectacular* in K. Tessler (ed.) *The Flâneur*, p. 148

« (...) interactions non focalisées, tels deux passants qui se croisent dans une rue et doivent au moins négocier leur évitement réciproque sur le trottoir ; bref, d'interactions élémentaires en milieu urbain au cours desquelles il n'y a rien à voir ensemble, si ce n'est la banalité d'une vie quotidienne où l'on ne fait que s'entrevoir. »

A. Pecqueux, *Tordre l'attention. Ajustements perceptifs en situation*, dans Y. Citton (ed.), *L'économie de l'attention*, p. 222

«It can be argued that both the celebrated and the pathological aspects of the flâneur's experience do not themselves rely upon physical mobility, but could equally depend upon the mobility of the gaze, which could be equally well stimulated by movement on a screen.»

M. Featherstone, *The "Flâneur", the City and Virtual Public Life*, in *Urban Studies* Vol. 335, p. 916

«La sérendipité suppose une véritable attention aux indices, mais une attention flottante, une attention de surface qui peut, à travers des sauts d'indice en indice, produire des connexions et des totalités provisoires dans une interprétation et une reconnexion incertaine.»

D. Boullier, *Médiologie des régimes d'attention*, dans Y. Citton (ed.), *L'économie de l'attention*, p. 107

délibérément

en place des mécanismes visant à provoquer l'addiction de leurs utilisateurs. Cela influence la dynamique de priorité entre les deux interfaces. Aujourd'hui, même lorsque nous sommes présents physiquement dans l'espace urbain, il est rare que nos écrans et leurs possibilités ne nous accompagnent pas et ne *réclament* pas activement notre attention. Cela contribue à séparer les gens qui se rassemblent de plus en plus sans être mentalement présents (disponibles). Ces addictions sont naturellement mises en place pour générer du profit en fonction de l'intensité d'utilisation (publicité et ciblage).

Il est de plus en plus fréquent que les individus qui se croisent dans la rue ne s'évitent qu'au dernier moment, absorbés qu'ils sont dans leurs écrans portatifs. De même dans les transports (en commun ou privés), si chacun n'est pas derrière son propre écran, des écrans communs accaparent notre attention.

La flânerie, qui consiste notamment à voyager à travers les impressions et les sensations dans une inattention cultivée, n'est pas seulement liée au mouvement physique, mais dépend aussi du mouvement du regard, et par extension, de l'esprit. Alors la flânerie peut très bien prendre place à travers les impressions que génèrent des images que l'on voit à travers des écrans.

Le cinéma est le premier média qui propose des images dont la force et le réalisme provoquent des sensations si intenses que l'on peut commencer à considérer le corps seulement comme un point de départ et d'arrivée. Le voyage se fait alors à travers les images et le regard.

Le virtuel est capable de nous engager dans un environnement qui n'est plus limité à notre corps. Puisque la réalité physique n'est plus déterminante pour le mouvement, la vitesse et la distance ne sont pas limitantes pour passer d'une information à l'autre ; et il est même possible de conjuguer des sons et des images venant de sources différentes.

La *sérendipité* est au cœur de la démarche de la flânerie. Elle permet de conjuguer avec un certain hasard des éléments qui n'auraient pas forcément lieu d'être connectés, une attention flottante qui produit des totalités provisoires et des reconfigurations nouvelles. Internet et le virtuel favorisent ce phénomène.

La terminologie du numérique emploie le terme *surf* qui reflète exactement ce type de processus. Naviguer sur la toile, c'est se laisser porter par les flots sans chercher à tout contrôler. Cette culture de la surprise est bénéfique pour la tolérance et l'ouverture à des points de vue qui n'auraient pas forcément été considérés autrement.

Alors que les vagues d'information que nous recevons sont de plus en plus fortes (on pourrait plutôt parler de tempête), il est important de savoir lâcher prise, particulièrement de ne pas chercher à vouloir tout savoir ou tout explorer immédiatement, pour ménager notre esprit qui ne pourrait de toute manière pas tout absorber.

Avec l'apparition des technologies de télécommunication, et en particulier d'internet, avec les réseaux sociaux qui se sont imposés comme partie prenante de la vie quotidienne, le temps devant nos écrans a drastiquement augmenté. La flânerie virtuelle comprend ainsi ses dangers. Il n'y a qu'un pas à faire pour se perdre dans les affres de la *scopophilie*.

Spécifiquement, la sphère virtuelle permet d'instrumentaliser la flânerie et de générer un comportement qui, de celui oisif-créatif défini par Benjamin, devient oisif-addictif dans notre relation aux écrans. Ces mécanismes d'addiction, sciemment mis en place par des spécialistes des sciences cognitives, sont auto-alimentés par les utilisateurs (notamment dans le monde de l'art) qui utilisent les moyens actuels pour s'inspirer.

La plateforme internet, dont la gérance est aujourd'hui partagée entre des acteurs de moins en moins nombreux et de plus en plus puissants, réussit à générer des comportements qui relèvent plus de la consommation d'information compulsive que de l'attitude critique en orientant nos pérégrinations virtuelles grâce à des algorithmes qui nourrissent notre narcissisme.

La mise en scène de soi qui est aussi une composante importante de la flânerie prend des proportions énormes dans le virtuel, et peut vite devenir exhibition. La chasse à la reconnaissance trouble et formate nos conceptions de ce qui nous plaît. Il est facile de se comparer aux résultats de popularité des autres, ce qui provoque des effets de mimétisme dans une pitoyable imitation.

**«J'apprends lentement le plaisir qu'il y a à renoncer à tout désir de tout contrôler ce qui m'entoure. C'est la différence entre nager avec détermination vers un point de l'océan (...) et flotter harmonieusement au gré des imprévisibles mouvements des flots.»**

K. Gergen, *The Saturated Self*, cité dans H. Rosa, *Aliénation et accélération*, p. 111

**«Nous appelons information ce qui ratifie ou confirme notre monde. Et dans les joutes oratoires, dans notre sélection de la presse ou nos navigations sur la Toile, nous choisissons somnambuliquement les données ou opinions qui confirment cet inexpugnable narcissisme.»**

D. Bougnoux, *L'économie médiatique de l'attention : l'ivrogne et le réverbère*, dans Y. Citton (ed.), *L'économie de l'attention*, pp. 74-75

«Ceci, j’ose le dire, est l’une des tragédies de l’homme moderne : alors qu’il se sent prisonnier d’une course sans fin comme un hamster dans sa roue, sa faim de vie et du monde n’est pas satisfaite, mais de plus en plus frustrée.»

H. Rosa, *Aliénation et accélération*, p. 40

pitoyable

imitation. Le spectacle devient *autogéré*. La frustration des utilisateurs augmente, et leur utilisation des plateformes s’intensifie dans un effort de compétitivité.

La quantification de l’approbation possède cependant aussi ses avantages : il est plus facile de se rassembler autour de causes ou de mouvements qui auraient plus de difficulté à se répandre par les médias conventionnels et de la culture dominante. Cet effet est particulièrement visible dans la mobilisation autour de mouvements sociaux qui cherchent à défendre des minorités d’opinion. Le virtuel offre plus de possibilités à des groupes dont le rassemblement physique serait difficile, et offre des possibilités d’intimité et de protection contre la censure plus efficaces.

« Le spectacle est le moment où la marchandise est parvenue à l’*occupation totale* de la vie sociale. Non seulement le rapport à la marchandise est visible, mais on ne voit plus que lui : le monde que l’on voit est son monde. [...] À ce point de la deuxième révolution industrielle, la consommation aliénée devient pour les masses un devoir supplémentaire à la production aliénée. C’est *tout le travail vendu* d’une société qui devient globalement *la marchandise totale* dont le cycle doit se poursuivre. [...] Alors que dans la phase primitive de l’accumulation capitaliste “l’économie politique ne voit dans le prolétaire que l’ouvrier”, [...] cette position des idées de la classe dominante se renverse aussitôt que le degré d’abondance atteint dans la production des marchandises exige un surplus de collaboration de l’ouvrier. Cet ouvrier, soudain lavé du mépris total qui lui est clairement signifié par toutes les modalités de surveillance de la production, se retrouve chaque jour en dehors de celle-ci apparemment traité comme une grande personne, avec une politesse empressée, sous le déguisement du consommateur. »

G. Debord, *La Société du Spectacle*, pp. 40-41

# La consommation

La ville, et son développement en métropole résultent d'un processus qui vise à intégrer toutes les forces de production et de reproduction sociale et économique dans un système fermé, organisé vers une finalité claire : maximiser la (sur)production et le profit.

À un moment donné, l'exploitation de la simple force de travail du prolétariat ne suffit plus à générer assez de capital, et assez rapidement. Le rôle (l'obligation) du prolétariat n'est alors plus seulement celui de générer du surproduit, il faut aussi que toute la classe ouvrière commence à consommer. Le capitalisme prend alors un virage serré. On passe d'un modèle de *surproduction* à un modèle de *surconsommation*. Ainsi la contrepartie monétaire au travail de l'ouvrier n'est plus calculée pour lui offrir la simple possibilité de survie, elle est ajustée afin que ce salaire lui permette de consommer les mêmes marchandises qu'il produit.

Une des forces du capitalisme est le caractère abstrait de l'argent, sa capacité à être échangé contre tous types de biens ou de services. Ainsi il est facile de confondre argent et pouvoir, possibilité. La capacité économique du sujet devient alors, à travers ce qu'il est capable de réaliser grâce à son argent, l'*image* même de son pouvoir et de sa réussite. Il ne s'agit donc pas uniquement d'accéder à une certaine conception du bonheur s'identifiant à la valeur d'échange des biens que nous consommons, il s'agit aussi de démontrer socialement notre valeur, à *travers* l'image que nous renvoyons grâce aux biens qui nous entourent.

Le fétichisme de la marchandise, c'est la dissimulation des rapports sociaux qui se cachent derrière elle, c'est la transmutation directe de la marchandise en statut social.

Pour que la roue de la surconsommation continue à tourner, il n'importe pas seulement que la population achète, il faut qu'elle achète *sans* cesse. C'est pourquoi la publicité propose sans cesse de nouvelles marchandises, de nouvelles expériences. Le rôle de la publicité est de faire apparaître comme dépassé aujourd'hui ce

qui

**«L'imposture de la satisfaction doit se dénoncer elle-même en se remplaçant, en suivant le changement des produits et celui des conditions générales de la production. [...] Chaque nouveau mensonge de la publicité est aussi l'aveu de son mensonge précédent.»**

G. Debord, *La Société du Spectacle*, pp. 64-65

**«That which is for me through the medium of *money* – that for which I can pay (i.e. , which *money* can buy) – that I am myself, the possessor of the *money*. The extent of the power of my *money* is the extent of my power.»**

Marx and Engels, *Works*, p.324, cited in C. Ellison, *Marx and the Modern City*, in *The Review of Politics*, Vol. 45, p. 410

**«Il faut bien moins de temps pour produire une marchandise que pour la proposer, la transformer en une mode, s'assurer de sa capacité à être vendue, la faire disparaître, la supplanter, et, enfin, traiter l'immense quantité de déchets qui en dérive.»**

M. Pezzella, *Régime politique et esthétique de la société du spectacle*, dans T. Paquot (dir.), *Les situationnistes en ville*, p. 51

**«L'homme moderne inspecte ce que cette saison lui offrira d'inédit et qu'il verra disparaître au printemps ou à l'automne prochains. À la limite, on ne préfère pas l'innovation parce qu'elle représente un mieux, mais parce qu'elle a pour effet de modifier le spectacle du monde.»**

P. Sansot, *La marginalité urbaine*, p. 45

**« Marx described the necessary violation of human dignity and worth, when individuals understand themselves as being reflected in their money, credit, and private property. »**

C. Ellison, *Marx and the Modern City*, in *The Review of Politics*, Vol. 45, p. 409

**« The ethos of consumption has penetrated every sphere of our lives. As culture, leisure, sex, politics, and even death turn into commodities, consumption increasingly constructs the way we see the world. »**

M. Crawford, *The World in a Shopping Mall*, in M. Sorkin (Ed.), *Variations on a Theme Park*, p. 11

**«Le spectacle est le *capital* à un tel degré d'accumulation qu'il devient image.»**

G. Debord, *La Société du Spectacle*, p. 33

qui apparaissait nouveau hier. Elle doit constamment attiser nôtre désir, sans jamais le satisfaire complètement, elle doit toujours le maintenir dans un état de semi-frustration. L'*obsolescence* n'est pas un phénomène qui se limite à la manière dont on perçoit un objet, à la *mode*. L'obsolescence est aujourd'hui aussi technique que *programmée*. Les produits sont conçus pour que leur durée de vie ne dépasse pas une certaine limite, et qu'ils doivent donc être remplacés.

L'innovation est érigée en religion : ce qui est nouveau est mieux, ce qui est mieux est nouveau. Chaque petit détail doit être exploité pour offrir de nouvelles possibilités et chaque possibilité doit être capable de changer complètement le rapport qu'on a avec un objet. Il s'agit surtout de rendre ces détails remarquables. Le moteur de la religion de l'innovation se situe dans le fait que l'on remarque ce qui est neuf. Ainsi se met en place une pression sociale pour toujours suivre le rythme de consommation qui nous est imposé.

Le *fétichisme* ne s'applique pas à la marchandise elle-même, mais à l'image qu'elle renvoie. Dès lors, l'objet du fétichisme n'est pas limité aux biens matériels. Tout s'achète. Le fétichisme s'applique au corps à travers les services de soin (voire de chirurgie dans les cas les plus extrêmes), et la mode vestimentaire qui change de plus en plus souvent. L'expérience est aussi une marchandise en tant qu'image de sa réalisation, copieusement *partagée* sur les réseaux sociaux. L'industrie du voyage et du tourisme profite largement de l'importance sociale de montrer à notre cercle les clichés de nos dernières vacances.

L'*esthétisation* rend tout conforme à un idéal de beauté. C'est l'auto-justification de l'exclusivité érigée en système. La *société du spectacle* transforme tous les aspects de la vie en images dans un processus totalisant qui nie l'existence de tout ce qui ne s'y conforme pas. L'idéal est une construction imaginaire à travers laquelle le faux devient la seule vérité : c'est-à-dire que l'*image* artificielle, manipulée, remplace par son omniprésence l'essence de l'objet qu'elle représente dans la conscience collective. Ce que nous achetons n'est plus la chose elle-même, mais l'*image* de la chose.

De toute manière, ce n'est pas la chose qui compte, mais la manière dont elle nous permet de formater et

de montrer notre propre image. Le touriste consomme ainsi l'image de paysages et l'image de villes. Symétriquement les villes se transforment en images, et se vendent en tant que telles. Ce que nous cherchons dans l'expérience de la ville en tant que touriste est alors une collection d'images. On cherche à superposer le réel et la fantasmagorie. La photo que nous prenons de telle ou telle attraction connue d'une ville visitée n'est pas un *souvenir*, mais une *preuve*.

L'esthétisation de la ville commence avec le panorama, un bâtiment dans lequel des morceaux de réalité sont recréés pour une expérience immersive. Ainsi naît le premier dispositif dans lequel des fragments de villes, passées ou présentes, deviennent une attraction. Le cinéma remplace ensuite le panorama comme vecteur de fantasmagories. L'industrie de la culture prend vite les commandes, et le cinéma, ainsi que les autres médias de masse se retrouvent au service de l'idéologie commerciale dominante. Aujourd'hui, alors qu'au centre des villes le commerce est prioritaire sur toute autre activité, les banlieues de l'étalement urbain ne comportent que peu ou pas d'espaces publics. La population qui vit dans ces lotissements, ne trouve à sa disposition en tant qu'espace public et piéton que les immenses centres commerciaux qui se construisent en marge de la métropole.

La foule d'aujourd'hui est celle, exaspérante, qui se coagule dans les rues commerçantes et les centres commerciaux dans les jours qui précèdent ou qui suivent telle ou telle fête traditionnelle transformée en festival du consumérisme, ou pour profiter des liquidations de fin de saison. Conditionnée à l'achat compulsif par la publicité et la télévision, elle se rassemble dans ces fragments de réalité créés de toute pièce qui font bientôt la même taille qu'une ville.

Pour les plus démunis, la rue a toujours été un *intérieur*. Pour les riches et les consommateurs, l'intérieur a été transformé en une *rue*. Des *galeries* déjà présentes à la renaissance aux *passages* du XIXe siècle, jusqu'aux *centres commerciaux* d'aujourd'hui, nombre de stratégies ont été mises en place afin d'offrir aux plus aisés la possibilité de flâner sans entrer en contact avec la rue et ses désagréments principaux : les pauvres et les intempéries.

**« La ville moderne se veut propre. Elle ne fonde plus son prestige sur les armes, et même l'économie dont elle est fière ne la pousse plus à cet orgueil des cités marchandes du Moyen Âge ou de la Renaissance. Elle mise plutôt sur le bon fonctionnement de la machine sociale et sur la netteté de son image de marque. Elle voudrait pour sa plus grande réputation abolir (occulter) toute forme de marginalité. Or c'est dans la mesure où elle exige une adaptation sévère à ses rythmes et à ses cadences qu'elle crée des inadaptés. »**

P. Sansot, *La marginalité urbaine*, p. 80

**« Pour Rousseau, le théâtre n'est que l'exposition au regard d'autrui, l'aliénation du soi dans celui-ci. Pour Debord, le cinéma et la société même sont le miroir où le regard se révèle et se perd. Dans les deux cas ce qui compte est d'interrompre la marche triomphale et la victoire proche de la fascination qu'introduit le processus d'identification de chacun avec la dimension spectaculaire de la vie.»**

G. Panella, *Rousseau, Debord, et le «cauchemar urbain»* dans T. Paquot (dir.), *Les situationnistes en ville*, p. 30

**« Les autres sont une intrusion. Pour qui cherche à se contrôler, rien 'du dehors' ne peut compter. Cette hostilité marque maintenant la façon dont les sans-logis et les malades mentaux sont perçus dans les rues : ils gênent parce que, à l'évidence dans le besoin, ils sont visibles. »**

R. Sennett, *La conscience de l'œil*, p. 84

**«Fondamentalement, l'identification à la marchandise est une identification à la valeur d'échange. Le flâneur est le virtuose de cette identification. Il emmène en promenade le concept même de vénalité. De même que le grand magasin est son dernier tapin, l'homme-sandwich est sa dernière incarnation.»**

W. Benjamin, *Le livre des passages*, [M 17a,2] p. 466

La rue intérieure s'est certes démocratisée (surtout parce qu'elle est devenue une énorme source de profit), mais elle reste toujours fermée à ceux qu'elle considère comme indésirables. Les centres commerciaux, avec leurs vigiles et leurs caméras sont des espaces hautement surveillés, presque militarisés parfois, qui ne tolèrent rien d'autre que les comportements socialement admis à l'intérieur de leur monde de rêve. Parallèlement, des quartiers entiers de villes se privatisent et se transforment en parcs à thème commerciaux qui représentent une ville d'autrefois idéalisée, dans le seul but de faire céder la population à la frénésie de la consommation. Le système consumériste cherche à nous rendre tous flâneurs dans le sens pathologique du terme, des flâneurs pervers et indolents.

**«À mesure que la nécessité se trouve socialement rêvée, le rêve devient nécessaire. Le spectacle est le mauvais rêve de la société moderne enchaînée, qui n'exprime finalement que son désir de dormir. Le spectacle est le gardien de ce sommeil.»**

G. Debord, *La Société du Spectacle*, p. 24



# Conclusion :

## Le flâneur contemporain

La ville, lieu de concentration du capital, grande et complexe machine à faire du profit à travers la concentration et l'exploitation, est aussi, et heureusement, le lieu de tous les rassemblements humains. C'est la manifestation de la volonté de vivre ensemble, au même endroit, et de construire des lieux dans lesquels échanger, travailler, se reposer, se reproduire. Mais le projet (commun) de la ville, en tant qu'organisation d'un milieu de vie par ses habitants a depuis longtemps été *exproprié* du peuple par la machine du pouvoir (capitaliste). Si à travers les époques le pouvoir s'est organisé de manières différentes, a pris diverses formes et a utilisé divers outils pour régner, au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle l'urbanisation et les opérations qui visent à la structurer ont pris une telle ampleur qu'il n'était plus question d'organiser des individus dans une interface commune et cohérente, mais plutôt de créer un système dans lequel production, consommation, reproduction accélèrent tous sous l'égide du capital.

La ville et son étendue de plus en plus grande, sa construction de plus en plus rapide, n'est pas la conséquence de l'exode rural et de la désirabilité d'un mode de vie urbain. C'est la cristallisation du capital en marche, la solidification dans la masse bâtie de l'excédent de profit qui doit être absorbé dans le système. Et quelle meilleure manière de le faire qu'en alimentant un système auto-reproductif dans lequel ce qui sert à absorber le capital en tant qu'objet (la construction de bâtiments), se transforme en un instrument qui permet à nouveau de générer du capital. Le logement génère un loyer, les commerces de la consommation ; les immeubles de bureaux absorbent la force productrice du nouveau prolétariat qui travaille dans les domaines des services. La *démocratie* laisse place à la *bureaucratie*.

La ville nous concentre, mais ne nous rassemble pas. Ce qui manque et que nous recherchons consciemment ou inconsciemment dans la ville est la *prise*, ce qui nous permettrait d'établir un rapport à nous-mêmes et aux autres grâce à la spatialité qui nous entoure. Nous avons

soif

«[La ville constitue] la tentative la plus constante, et dans son ensemble la plus réussie, faite par l'homme pour refaire le monde dans lequel il vit conformément à son désir le plus cher. Mais si la ville est le monde que l'homme a créé, elle est aussi le monde dans lequel il est dorénavant condamné à vivre.»

R. Park, *On Social Control and Collective Behavior*, cité dans D. Harvey, *Le capitalisme contre le droit à la ville*, p. 8

«L'éducation capitaliste de l'espace n'est rien que l'éducation dans un espace où l'on perd son ombre, où l'on achève de se perdre à force de se chercher dans ce qui n'est pas soi», tel «un aveugle», «éduqué à se reconnaître illusoirement dans une matérialisation de sa propre aliénation». En effet, «l'urbanisme représente le choix d'une certaine manifestation du possible, à l'exclusion d'autres». Il est «un ensemble de techniques d'intégration des gens» et les urbanistes ont été «eux-mêmes éduqués» en vue d'organiser «le monde de l'aliénation qu'ils reproduisent et perfectionnent de leur mieux».

C. Younès, *Résistances créatrices urbaines via l'internationale situationniste*, dans T. Paquot (dir.), *Les situationnistes en ville*, p. 19

avons

soif de rapports, de connexions, de *résonance* avec ce qui nous entoure. L'*accélération de la société* et tous ses tenants mènent à une crise de l'être moderne que Rosa appelle *aliénation* dans une définition proche mais différente de celle de Karl Marx : il y inclut les notions de temps et d'espace. Tout se concentre, s'accélère, se *verticalise*, selon une métaphore empruntée au langage commercial qui est plutôt de circonstance si on parle du développement de la ville. Tant la structure physique que la structure virtuelle dans laquelle nous évoluons tend à chaque instant à nous séparer les uns des autres tout en nous concentrant dans un seul système : elle optimise notre accès (séparément) à des structures aliénantes. L'intensité (la tension) est présente dans le flux, mais la *liquidité* des mouvements, laisse place à la *solidification* : c'est la mise en réseau amorphe de parties immobiles, rassemblées le plus densément possible en un bloc.

L'intensité que nous recherchons n'est pas dans le flux, le mouvement ininterrompu, mais dans les relations, dans les collisions, les rencontres. Les réseaux sociaux, internet, la vente en ligne, les services de livraison, et surtout la publicité omniprésente confirment ce sentiment : nous sommes entrés dans l'ère de l'*économie d'attention*, ce qui confirme la pertinence toujours actuelle de Georg Simmel et de son concept de *caractère blasé*.

L'architecture (en tant qu'industrie largement subordonnée au spectacle) quant à elle, loin de s'opposer à ces mécanismes, joue le jeu imposé par les développeurs et participe dans une large mesure à des concours, destinés à l'élaboration de *produits* dont le seul but se résume à extruder un maximum de valeur, soit sur les rares terrains encore vierges, soit en remplaçant des structures existantes dans la majeure partie encore viables, sans aucune considération pour la durabilité. Les nouveaux quartiers, destinés à l'expansion ou à la densification des villes, deviennent des assemblages de monuments hétéroclites dans une composition *piranésienne*.

La représentation en architecture, de plus en plus réaliste et polluée par un idéalisme marchand qui cherche à faire passer ses messages malsains sur un soi-disant *bien-vivre* représenté massivement par

des personnages souriants, s'adonnant à tous types de sports en accord avec la nature ou symbolisant un *pseudo-idéal* à travers la famille blanche aisée monoparentale légèrement anorexique, qui peuple des quartiers en série trop denses à la seconde nature outrageusement fausse, et fait croire à un monde responsable grâce à quelques pommiers japonais.

Ne pourrait-on pas plutôt rêver à une conception de la ville qui se baserait ni sur le concept moderniste de *tabula rasa* ni sur le modèle actuel de densification et d'expansion sans limite, mais sur la mise en résonance d'éléments précis en relation avec le territoire? Est-il vraiment impossible de trouver une manière de conceptualiser la ville à petite échelle, et donc de remettre la priorité sur la qualité de la vie et des espaces de communauté, et non pas sur le profit?

Le spectacle, l'accélération, et tous les modes de domination du capital sur l'urbain (ou leurs conséquences), qui créent et entretiennent l'aliénation, qui œuvrent sans cesse à la séparation et à l'individualisation ne peuvent pas être combattus de front, parce que : bien que la somme des pouvoirs individuels de la classe opprimée puisse être à la limite dangereuse, leur valeur isolée est proche de zéro en comparaison avec le pouvoir individuel de chaque membre de la classe dirigeante. Ils construisent un monde qui éduque et qui conditionne par la spatialité le comportement et même probablement le développement de la pensée des masses (en pensant à la question de l'identité de genre, on voit bien à travers les espaces et leur séparation une des manières de cloisonner pour définir).

Le ville abrite aujourd'hui plus de la moitié de la population mondiale. Elle est aussi le lieu de l'oppression du capital sur les travailleurs. Cependant une autre moitié de la population est aujourd'hui opprimée par le patriarcat : les femmes. Ce travail se sera concentré sur des questions abstraites et générales, sur un certain type d'oppression majoritairement en lien avec l'économie. Les réponses qui sont cherchées ici concernent cette question : comment mieux vivre ensemble, grâce à et dans les espaces que nous construisons? La question du vivre ensemble est étroitement en lien avec la question de la féminité (et plus largement de la diversité sexuelle), qui devrait pouvoir

**«Les lotissements les plus incohérents, les plus monotones, les plus fades, trouvent à présent leur antidote dans un mouvement de “nouvel urbanisme” qui nous vend de la communauté et du style de vie, produits grâce auxquels les promoteurs prétendent réaliser les rêves urbains.»**

D. Harvey, *Le capitalisme contre le droit à la ville*, p. 22

**«En marchant au milieu des rues de New York, on est immergé dans les différences de la plus diversifiée des villes, mais justement parce que les scènes sont cloisonnées, elles semblent incapables de se proposer comme expériences importantes en tant que *stimulus* vivant, moment où parler, toucher, se lier.»**

R. Sennett, *La conscience de l'œil*, p. 206

**«Voilà probablement le sens du célèbre graffiti “ne travaillez jamais! ”. N’acceptez jamais l’aliénation et l’esclavagisme du travail salarié, certes. Mais n’acceptez pas non plus les “loisirs” comme un état de bonheur éternel, alors qu’il s’agit souvent de consommation compulsive ou de comportements répétés de la vacuité.»**

L. Gervereau, *Dépasser Debord*, dans T. Paquot (dir.), *Les situationnistes en ville*, p. 149

devrait

pouvoir échapper aux rapports de domination encore plus anciens qui pèsent sur elles-eux. Afin de vivre non seulement ensemble, mais *tous ensemble*. Le flâneur, sa figure, la flânerie sont aussi des axes qui permettraient de discuter de ce thème, qui mériterait amplement d’être discuté dans un autre travail.

La flânerie permet de revenir sur terre, et d’aborder le futur avec un certain optimisme. Le flâneur du XIX<sup>e</sup> siècle n’avait pas (encore) besoin de reconstruire du sens dans sa ville et autour de lui, elle était encore à peu près vivante. Malgré son penchant voyeur, légèrement consommateur et carrément bourgeois (donc représentant de la classe capitaliste et dominante, pas un héros idéal de la révolution) c’est un personnage qui mène une activité intense à travers la ville, et qui l’aborde simultanément dans sa totalité et ses détails, tant par l’histoire que par sa substance physique. La caractéristique déterminante du flâneur est sa disponibilité à l’espace et à la foule. À l’heure où le malaise commence à s’immiscer dans la métropole, causé par la densité sans précédent et la naissance du capitalisme *trionphal* et *indiscuté*, il n’a pas peur de la foule et des individus (divers) qui la composent : au contraire il cherche à comprendre à travers elle les dynamiques de son temps. C’est cette sensibilité qui lui permet de passer son temps à marcher dans la ville, dans une activité intellectuelle, bien que légèrement excentrique.

Le flâneur n’est certes pas révolutionnaire, mais sa manière d’être et son activité en font un avocat de l’oisiveté en tant qu’activité productrice. Il était dans tous les cas un symbole de la résistance contre le taylorisme et la productivité effrénée qui marque la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Et même en tant que symbole, et en tant que figure publique largement reconnue, il ne recherche en aucun cas la notoriété, ce qui en fait aussi un résistant à la société du spectacle dont son époque marque les débuts.

La flânerie sur le même mode qu’au XIX<sup>e</sup> siècle n’est plus une possibilité dans la ville d’aujourd’hui, mais on peut lui adapter de nouveaux moyens : le métro, les taxis particuliers, les trottinettes électriques, ou autres par exemple. Pour atteindre la même intensité de relation avec la ville que le flâneur des origines, il est important de considérer ces nouvelles possibilités. Tout est bon à prendre pour améliorer la vie urbaine, mais tout

ne se fait pas qu'à travers la mobilité.

La flânerie est surtout une manière d'être en accord avec la ville telle qu'elle est, ce qui la rend passionnante, et qui fait qu'elle devient une expérience.

Parmi les exemples de flâneurs contemporains, on peut trouver le *skateur* par exemple ou ceux qui pratiquent le *parcours*. Tous deux développent une relation avec la substance physique de la ville dans laquelle chaque petit détail, chaque petit relief devient une possibilité à explorer. La ville est leur terrain de jeu, l'espace public est un endroit qu'ils *habitent*. Ainsi leurs activités ne sont pas solitaires, mais sociales. Les *graffeurs*, eux, agissent dans un mode plus contestataire, voire délinquant. Néanmoins ils participent à la vie urbaine, et surtout, leur attitude est un *projet*, une *reconquête* de la ville. Les autostoppeurs ne sont pas exactement des flâneurs mais ils ont également nombre de points communs avec la figure originelle. Ils entrent dans la catégorie de ceux qui agissent pour eux, et qui pourtant cherchent à établir un contact avec *l'autre*. Ils se mettent en scène, réactivent la ville en tant que *théâtre*. Les musiciens de rue et les mendiants peuvent aussi être rattachés à cette catégorie. De même, il y a ceux qui travaillent en bordure de rue, et qui ont un vrai rapport avec le quartier. On les oublie un peu trop souvent : ce sont les épiciers, ceux qui tiennent le *magasin de tabac* au coin de la rue, et qui tous les matins sortent leurs étals sur le trottoir. Ils sont toujours là, ils ouvrent tôt et ferment tard ; ils fument des cigarettes et ils échangent avec les habitués. Ils sont la dernière incarnation des commerçants indépendants et locaux. Leur activité ne s'inscrit pas dans la gentrification, ils constituent un point de chute pour tout un chacun, et font rêver un peu à une ville dans laquelle ce sont surtout les rapports humains qui comptent.

L'étude de la flânerie et de ses conditions permet d'identifier des stratégies de trois natures :

La première stratégie est politique. Une prise de conscience et un rassemblement sont à effectuer à travers les métiers qui organisent et qui construisent la ville : en tant que *prolétariat* du développement urbain, les architectes et urbanistes, mais aussi les ouvriers qui construisent les bâtiments et les infrastructures de leurs propres mains sont en première ligne pour la lutte

qui

**«La dérive est une technique de déplacement sans but. Elle se fonde sur l'influence du décor. Toutes les maisons sont belles. L'architecture doit devenir passionnante.»**

G. Debord et J. Filon, *Résumé 1954*, cité dans T. Paquot (dir.), *Les situationnistes en ville*, p. 110

**«Selon [Isaac Joseph], ni totalement flâneur ni totalement somnambule, le citadin serait préférentiellement saisi par la métaphore du funambule, ce qui implique de sa part une attention constante pour découvrir les 'normes d'équilibre en usage dans tel ou tel public'.»**

A. Pecqueux, *Tordre l'attention. Ajustements perceptifs en situation*, dans Y. Citton (ed.), *L'économie d'attention*, p. 222

**«In the 'public' spaces of the theme park or the shopping mall, speech itself is restricted: there are no demonstrations in Disneyland. The effort to reclaim the city is the struggle of democracy itself.»**

M. Sorkin (Ed.), *Variations on a Theme Park*, p. XV

« L'urbanisation est elle-même produite. Des milliers de travailleurs sont impliqués dans sa production et leur travail produit de la valeur et de la plus-value. Pourquoi ne pas reconceptualiser la ville comme site de production de la plus-value, plutôt que l'usine? [...] Nous avons donc le choix : soit nous décidons de nous mettre en deuil de la possibilité de révolution, soit nous modifions notre conception du prolétariat pour y inclure les hordes inorganisées de producteurs d'urbanisation. »

D. Harvey, *Le capitalisme contre le droit à la ville*, p. 86

«Si l'utopie progressiste (idéologique et technicienne) est celle de la transparence totale, de la lumière absolue, celle du projecteur braqué sur la réalité au point qu'il n'y a plus ni ombre ni clairière, ni envers ni endroit, ni centre ni marge, l'enjeu est de créer des ombres, des clairières, des marges...»

O. Mongin, dans P. Sansot, *La marginalité urbaine*, p. 24

«Cette neutralisation compulsive de l'environnement est en partie enracinée dans des malheurs anciens, dans la peur du plaisir, qui ont conduit les gens à traiter leur environnement de façon aussi neutre que possible. L'urbaniste moderne est manipulé par l'éthique protestante de l'espace.»

R. Sennett, *La conscience de l'œil*, p. 79

lutte

qui est à mener afin de changer de paradigme. Leur nombre et leur force de travail sont considérables, tout autant que l'impact qu'ils pourraient avoir en prenant une part plus active pour influencer les processus de décision. L'architecture doit rester politique. Politique, au sens des origines grecques du mot dans le terme *polis*, qui lie de manière insécable la notion d'espace urbain, de cité, à celle d'organisation sociale. Parmi les travailleurs qui œuvrent à la production urbaine, les architectes en particulier, jouissant d'un statut social et d'une position privilégiée, à la fois dans la chaîne de décision et dans le champ théorique, sont ceux à qui il revient de lancer la première pierre. Ce n'est pas un appel à la révolution, simplement, les architectes sont ceux à qui il revient de coordonner, d'organiser, et surtout de concevoir à la fois la lutte et ses enjeux.

Le problème du fonctionnalisme, sévèrement critiqué par les situationnistes, réside dans sa rigidité, dont la conséquence est une vision de l'espace en tant que moyen d'oppression, notamment à travers une éducation des masses au conformisme. L'architecture doit générer des activités (spontanées et libres) autour d'elle, elle doit considérer les pleins comme les vides, générer et profiter des zones d'ombre. L'architecture doit laisser la place aux interstices, à la *prise*, au sens du concept d'*affordance* de James J. Gibson. L'*affordance* est le potentiel d'utilisation que la perception d'un objet nous communique. Elle peut être directe ou indirecte. Pour que l'éthique de l'espace envoie un message positif et tolérant, il faut alors libérer la possibilité de voir des objets, des espaces non pas en tant que destinés à recevoir (exclusivement) une fonction particulière. Il faut *éduquer* la pensée collective, afin d'*inventer* ensemble les utilisations que nous souhaitons au quotidien. Le refus du fonctionnalisme est un refus de la rigidité de la fonction dans le temps. Il faut *apprendre* à voir des potentiels là où il nous a été dit qu'il n'y en avait pas. La fonction n'est *pas uniquement* subordonnée à la forme.

Le *programme* par ailleurs, dont le jargon architectural réduit le sens à la simple expression d'un ensemble d'activités, doit aussi reprendre un sens plus large. L'architecture ne doit pas se résoudre à une boîte dans laquelle on s'efforce d'enfermer (et surtout faire entrer le plus densément possible) des activités

comme des nombres sur un tableau. Le *programme* de l'architecture doit se définir conjointement à celui de la lutte pour une meilleure société.

La deuxième stratégie est conceptuelle. L'accélération et l'aliénation sont l'œuvre de la séparation et de l'oubli. Une architecture (un urbanisme) qui cherche à intégrer et accepter les traces du passé, mais aussi admettre dans son développement un processus plus démocratique permet de réintégrer une dose de signifiant dans la production urbaine, et de cultiver une connexion intergénérationnelle et historique. Elle donne une place au récit, à l'*aura*. La rénovation, la réutilisation des matériaux et des espaces, en plus d'être logique du point de vue environnemental (au sens de l'écologie), est bénéfique pour les relations sociales. Il faut arrêter le culte du neuf, la religion du changement. Et même quand le changement est nécessaire, il est possible de conserver, au moins en partie, la forme ou l'implantation du bâti, ce qui permet de transmettre les narratifs collectifs de l'humanité. La notion de *prise* n'a pas d'échelle fixe. Pierre Sansot définit la marginalité comme ce qui est en trop, excédentaire. Dans une vision positiviste on peut le voir comme ce qui est en plus. Les interstices et les espaces abandonnés au fil du temps par le *Capital* ou d'autres structures de pensée dominante (friches industrielles, églises...) peuvent être récupérés par la collectivité : ce sont de potentiels lieux disponibles pour l'élaboration de projets communs.

La troisième est stratégie sociale. Tâchons de rêver à ce qui nous libérera de la pesanteur morose dans laquelle la métropole moderne nous enferme. Adieu la beauté éternelle, les monuments, les idéaux. La beauté devrait résider dans les moments de joie, partagés avec ceux qui nous entourent. Elle sera alors quelque chose de moins tangible, de moins unilatéral que ce que l'esthétisation aimerait nous faire croire, elle surgira dans les espaces ouverts et tolérants. *Non* à l'idéalisme niais qui cherche à vendre des solutions romantiques, *Oui* à la ville du jeu de l'*homo ludens* de Johan Huizinga!

La séparation entre les mondes intime et public n'a pas lieu d'être. Et si les places vivaient à travers de petits jardins entretenus par les habitants du quartier? Et si les abribus favorisaient la discussion? L'extérieur, l'espace *public* nous appartient, c'est l'*intérieur* de la collectivité.

**«Faire de “Que se passe-t-il ici?” la question cardinale est une manière de retrouver la perspective pragmatiste liant perception et action. Cela fait de l'attention à l'environnement un mode élémentaire de coordination sociale, dont la ville est le laboratoire par excellence.»**

A. Pecqueux, *Tordre l'attention. Ajustements perceptifs en situation*, dans Y. Cillon (ed.), *L'économie de l'attention*, p. 227

**«La beauté nouvelle sera DE SITUATION, c'est-à-dire provisoire et vécue. »**

T. Paquot (dir.), *Les situationnistes en ville*, p. 10

**«Les rues sont l'appartement du collectif. [...] Le passage était de toutes ces pièces celle qui servait de salon. La rue [...] se présente ici comme l'intérieur familial et meublé des masses.»**

W. Benjamin, *Le livre des passages*, [M 3a,4] p. 442

«Organiser la communauté a été aussi important dans la poursuite des luttes syndicales que l'organisation du lieu de travail. Et dans la mesure où les lieux de travail traditionnels sont en train de disparaître dans bon nombre de zones du monde capitaliste soit-disant avancé, l'organisation autour du travail dans la communauté semble être encore plus importante.»

D. Harvey, *Le capitalisme contre le droit à la ville*, p. 89

«Pour Saint-Simon, le caractère protecteur de l'intérieur domestique était exclusivement l'affaire de dimensions : les aliénations du capitalisme sont d'autant plus réduites que l'espace consacré au travail est plus petit, et donc plus personnel.»

R. Sennett, *La conscience de l'œil*, p. 53

«While art, like public life, arises from some human need, it soon goes well beyond the realm of necessity and constitutes a realm of freedom, to some degree, even in capitalist society.»

C. Ellison, *Marx and the Modern City*, in *The Review of Politics*, Vol. 45, p. 397

la

collectivité. Le *mobilier* urbain est de la première importance dans cette perspective. Dans le travail aussi le rassemblement est possible. Ces dernières années ont vu fleurir la notion d'espace de travail partagé. La stratégie communautaire d'organisation autour du travail est bénéfique non seulement pour des questions de productivité mais aussi et surtout pour des questions de diversification de la pensée et de mise en commun des ressources (infrastructurelles et disciplinaires).

La diversité ethnique et culturelle liée à la mondialisation et aux phénomènes d'immigration rend visible et permet de mettre en discussion plus de thèmes, de trouver des exemples et des sensibilités plus variées dont on espère qu'ils nous font progresser en tolérance.

La notion de système auto-alimenté qui est omniprésente dans le capitalisme est aussi une possibilité quand on pense à la flânerie : l'étude de la ville par la présence sur le terrain et le rapport direct avec les habitants permet de créer une inertie de la même nature : une partie de l'intensification des relations se fait déjà lors du processus de recherche de solutions. Par ailleurs la distinction entre les termes de *travail* et de *temps libre* connote automatiquement le travail comme une oppression. Dans l'idéal le temps passé à produire quelque chose ne doit pas se définir comme une restriction de liberté. Au contraire ce temps doit être une perspective réjouissante, un moment à mettre en commun des énergies afin de subvenir aux besoins, qui ne doivent pas s'entendre ici seulement comme les besoins matériels et primaires, mais inclure tout ce qui est aussi du domaine de l'art et des expériences culturelles et sociales.

L'heure est venue de lâcher prise enfin, et d'habiter le présent, d'atteindre le calme qui nous permet de rester dans l'*ici* et le *maintenant*, précondition importante pour la mise en place de relations signifiantes.

Les seules véritables obligations qui nous enchaînent sont celles que nous nous fixons à nous-mêmes, il n'y a qu'un pas à faire pour nous en affranchir.

Genève, le 11 janvier 2021

Aloys Mützenberg





# Bibliographie

## Livres

BAUDELAIRE, Charles. *Le spleen de Paris*, Paris, Gallimard, 2010.

BENJAMIN, Walter. *Le livre des Passages : Paris Capitale du XIXe siècle*, Paris, Cerf, 2009.

Le BRETON, David. *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000.

CITTON, Yves (Ed.) *L'économie de l'attention*, Paris, La Découverte, 2014.

DEBORD, Guy. *La Société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992.

HARVEY, David. *Le capitalisme contre le droit à la ville*, Éditions Amsterdam, Paris, 2011.

MERLEAU-PONTY, Maurice. *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1964.

PAQUOT, Thierry (Dir.) *Les situationnistes en ville*, Gollion, Infolio Éditions, 2015.

ROSA, Hartmut. *Aliénation et accélération*, Paris, La Découverte, 2012

SANSOT, Pierre. *La marginalité urbaine*, Paris, Payot & Rivages, 2017.

SENNETT, Richard. *La conscience de l'œil* (Trad. Dominique Dill), Paris, Verdier, 2009.

SORKIN, Michael (Ed.) *Variations on a theme park*, New York, The Noonday Press, 1992.

VIRILIO, Paul. *Le grand accélérateur*, Paris, Galilée, 2010.

## Articles

BAUMAN, Zygmunt. *Desert Spectacular*, dans TESLER, Keith (ed.), *The Flâneur*, New York, Routledge, 1994.

CASTELLS, Manuel. *Space of Flows, Space of Places: Materials for a Theory of Urbanism in the Information Age*, dans GRAHAM, Stephen (Ed.), *The Cybercities Reader*, London; New York, Routledge, 2004.

DEWITTE, Jacques. *L'élément ludique de la culture. À propos de Homo Ludens de Johan Huizinga*, dans *Revue du Mauss*, No. 45 (2015), pp. 61-73.

ELLISON, Charles. *Marx and the Modern City: Public Life and the problem of Personality*, dans *The Review of Politics*, Vol. 45, No. 3 (Jul. 1983), pp. 393-420.

FEATHERSTONE, Mike. *The "Flâneur", the City and Virtual Public Life*, dans *Urban Studies* Vol. 335, No. 5/6 (May. 1998), pp. 909-925.

JAUSS, Hans Robert. *Trace et aura. Remarques à propos du Livre des passages de Walter Benjamin*, dans *Trivium*, No.10 (2012), pp. 19-38.

NUVOLATI, Giampaolo. *Le flâneur dans l'espace urbain*, *Géographie et cultures*, No. 70 (2009), pp. 7-20.

SIMMEL, Georg, 1950. *The metropolis and mental life*, dans D. Weinstein et K. Wolff (dir.), *The sociology of Georg Simmel*, New York, Free Press, p. 409-424.

*À Léa, avec qui j'aimerais encore flâner  
longtemps.*

